

---

Etude critique sur sa vie et sur la Cité du Soleil.

### **I Les sectes hérétiques du Moyen-Âge**

Une crise religieuse continue et générale agita le Moyen-Âge européen ; dès avant le XII<sup>ème</sup> siècle, des sectes hérétiques surgissaient dans un pays ou dans un autre ; condamnées et traquées elles se dispersaient pour renaître ailleurs sous un nom différent ; là, elles grandissaient, étaient persécutées de nouveau et revenaient rallumer la fureur mystique dans la nation d'où elles avaient été chassées. Les proscriptions par le fer et le feu ne parvinrent jamais à extirper l'hérésie ; car les disputes théologiques n'étaient que la forme nuageuse dont s'enveloppaient des intérêts matériels pour s'affirmer et se faire reconnaître, et on ne pouvait les supprimer en massacrant et en brûlant les hérétiques.

La Bourgeoisie naissante des villes faisait alors, sous ce déguisement mystique, ses premières tentatives pour se constituer en classe et pour briser le moule féodal qui comprimait son développement économique et politique. Cette lutte de classe devait forcément se manifester sous des dehors religieux, parce que l'Eglise était alors la puissance dominante, qui commandait aux rois et aux empereurs, qui levait des impôts sur toutes les populations de la catholicité, qui s'immisçait dans tous les actes de la vie sociale et même de la vie privée, qui monopolisait les connaissances et qui limitait aux besoins de sa domination l'essor de la pensée humaine. Et l'on ne pouvait combattre l'Eglise, qu'en transportant la lutte sur le terrain religieux, qu'en l'attaquant au nom des intérêts spirituels dont elle s'était constituée la gardienne et la représentante.

L'Eglise était riche et elle accroissait constamment ses trésors en pressurant les peuples christianisés : ses biens immenses enflammaient les convoitises des nobles et des bourgeois, qui se liguèrent pour la dépouiller. Les chefs barbares, bien que convertis au Christianisme et se parant du titre de soldats du Christ, s'étaient emparés sans scrupules des biens des monastères ainsi que de l'or et des pierres précieuses qui couvraient les autels et les reliquaires les plus vénérés pour les distribuer à leurs guerriers, comme le fit Charles Martel, le grand-père de Charlemagne, qui fonda le royaume temporel de la papauté. Mais depuis, l'Eglise était devenue une puissance temporelle trop redoutable pour que l'on osa renouveler systématiquement contre elle les procédés barbares : comme on ne pouvait plus la déposséder militairement, on la dépouilla théologiquement. On ouvrit une campagne spirituelle contre ses biens matériels ; on accusa ses richesses de la corrompre, de l'entraîner à l'abandon de la simplicité du divin maître et de ses apôtres, à la violation des vœux de pauvreté et au trafic des choses sacrées ; ses biens étalent la cause des abus et des vices que dénonçaient les hérétiques et qu'ils se proposaient de réformer : on prétendait ne vouloir la dépouiller que pour le plus grand bien de la religion et de l'Eglise

elle-même.

Les nobles et les bourgeois n'entendaient viser que la propriété ecclésiastique : mais on n'arrête pas l'esprit humain. Quand les controverses théologiques sortirent de l'enceinte des cloîtres et des assemblées bourgeoises et nobiliaires pour descendre dans les masses populaires, le peuple tira les conséquences logiques et inattendues de ces attaques contre les biens du clergé : les richesses qui avaient corrompu l'Eglise, avaient également perverti la Société. La propriété individuelle devenait la cause originelle de toutes les misères dont les hommes souffraient. Toutes les sectes des hérétiques populaires, qui pullulèrent au Moyen-Âge, commencèrent par abolir la propriété et par établir la communauté des biens dans leur sein ; plusieurs même, tels que les *Picards* ou *Adamistes* de Bohême étendirent aux femmes cette communauté : et c'était des Evangiles et de l'histoire des Fraternités des premiers Chrétiens, où tout était à tous, où l'on n'entraît qu'en faisant abandon de ses biens, que les hérétiques populaires exhumaient ce communisme. Leurs dénonciations de la propriété n'étaient pas d'oiseuses discussions scolastiques et leur conception d'une société, où la propriété individuelle n'aurait pas de place, n'était pas une utopie de rêveurs perdus dans les nuages de l'idéalisme : au contraire, ils basaient leurs critiques communistes sur l'existence trop réelle des misères sociales dont ils saisissaient clairement la cause principale et leur société communautaire était si peu une fantaisie idéaliste qu'ils la fondaient immédiatement avec les membres de leurs petits groupes : les Frères Moraves, qui ont pu traverser les persécutions et dont les communautés prospèrent, aujourd'hui encore, en Europe et en Amérique, montrent combien était pratique le communisme sectaire des hérétiques du Moyen-Âge.

Ces idées communistes ne tombaient pas des Evangiles, elles n'étaient pas non plus soufflées aux masses populaires par de généreux réformateurs ; elles jaillissaient du milieu économique ambiant, elles émanaient des masses populaires, qui souvent les imposaient à leurs guides spirituels. En effet, les populations européennes venaient de sortir du communisme barbare de la gens, dont de nombreuses traces persistaient encore au milieu d'elles : la propriété collective (le *mir*, la *mark*), cette première transformation de la propriété commune de la terre existait dans les villages et même dans les villes ; et les paysans libres et les serfs vivaient dans des communautés familiales, comptant parfois plusieurs centaines de membres, où les étrangers étaient facilement admis. Les habitudes communistes étaient alors si naturelles que le seul fait de vivre un an et un jour sous le même toit et au *même pain et pot* établissait de droit la communauté des biens. Les hérétiques populaires demandaient donc simplement le retour à un passé qui n'était pas trop éloigné d'eux et dont ils gardaient un précis souvenir et l'extension à toute la société de la forme des communautés paysannes qu'ils voyaient prospérer autour d'eux ; aussi ne renvoyaient-ils pas à un avenir lointain leur entrée dans la Nouvelle Jérusalem ; ce n'était pas dans le ciel, mais sur terre qu'ils comptaient goûter les joies du Paradis. La bulle du pape Clément V, de 1315, condamne les *Begghars ou ères du libre-esprit* parce qu'ils affirmaient que «dès ici-bas l'homme peut être aussi heureux qu'il le sera dans le ciel».

La Bible, traduite en langue vulgaire par Wickief et ses successeurs, se répandait dans toutes les classes de la société et circulait parmi les illettrés et les petites gens ; ils y lisaient ce qu'ils désiraient, ils y trouvaient ce qu'ils concevaient dans leurs têtes et ils l'interprétaient selon leurs besoins, y puisant des arguments religieux pour appuyer leurs projets de réformes sociales. Tandis que les prêtres et les seigneurs en extrayaient par centaines des textes pour étayer leur autorité et leurs privilèges, les paysans et les artisans qui ne rencontraient pas dans les chapitres des Evangiles ni évêques, ni barons féodaux, concluaient que le Christ avait été l'apôtre de l'égalité dont ils demandaient le rétablissement et qui avait existé dans l'organisation de la gens.

When Adam delved and Eve span  
Who was the gentleman ? <sup>[1]</sup>

disait la chanson des *Lollards*. L'égalité qu'ils cherchaient n'était pas un principe nouveau, mais une réminiscence de l'époque barbare.

Mais les hérétiques populaires voyant les prêtres, les nobles et les bourgeois, unis contre eux, anathématiser leurs réformes égalitaires et communautaires et persécuter leurs sectes en se servant de la Bible qu'ils interprétaient à leurs convenances, arrivèrent à se révolter contre cette religion, qui au début avait servi de prétexte à leur soulèvement. Les Lollards du XIV<sup>e</sup> siècle, entre autres hérésies, enseignaient que Satan et les démons avaient été injustement chassés du ciel, mais qu'un jour ils y rentreraient et en expulseraient saint Michel et les anges, qui à leur tour seraient damnés [2]. Satan personnifiait les paysans et les artisans, expulsés du Paradis de la propriété commune de la terre, que les nobles et les prêtres, personnifiés par saint Michel et les anges, avaient accaparé. Les hérétiques s'en prenaient à Dieu lui-même ; ils le firent descendre du ciel sur la terre, pour l'identifier avec l'homme. Les disciples d'Amaury, dit Emelricus, dont les doctrines furent condamnées par le concile de Latran, qui ordonna l'ouverture de son tombeau et la profanation de ses restes et leur dispersion, en 1209, professaient que Dieu est en tout, que le Christ et le Saint-Esprit habitaient dans chaque homme et agissaient en lui. Les Begghars, dont les opinions se rattachaient à celles de Jean Scot, dit Erigène, qui les tenait du néoplatonisme, affirmaient que Dieu est tout, qu'il n'existe aucune différence entre Dieu et la créature, que la destinée de l'homme est de s'unir à Dieu et que par cette union l'homme devient Dieu. Un grand nombre de sectes hérétiques partageaient de telles doctrines philosophiques, que l'on retrouve dans la Kabbale, ce fonds mystérieux où les penseurs du Moyen-Âge puisèrent leur panthéisme, dont le nom n'était pas encore inventé et que l'Eglise nommait tout simplement Athéisme.

L'agitation sociale des hérétiques populaires en s'étendant et en venant en lutte avec l'Eglise, la Noblesse et la Bourgeoisie coalisées, se dépouillait de son enveloppe religieuse pour se manifester sous une forme philosophique. Les hérétiques faisaient revivre les idées que les philosophes de la Grèce et d'Alexandrie avaient élaborées et que la Kabbale avait recueillies et développées en les combinant avec le mysticisme des religions de l'Asie antérieure, de l'Egypte et de la Perse. Ils se reliaient à l'ordre d'idées de l'antiquité, bien qu'en réalité leurs confuses théories plongeaient leurs racines dans le terrain des faits économiques de leur milieu social.

La réforme de la société sur une base communiste devait fatalement échouer ; tout au plus pouvait-on créer de petites communautés analogues à celles des paysans et des ordres religieux, qui servaient de modèle, mais plus complètes que celles des moines par l'introduction du travail productif et du mélange des sexes et différant de celles des paysans, qui étaient communistes sans le savoir, par l'effort conscient qu'on faisait pour les imiter et pour généraliser à toute la société leur organisation familiale et rudimentaire. L'œuvre sociale des hérétiques populaires ne pouvait aboutir, parce qu'elle allait à l'encontre de l'évolution économique, qui loin de tendre à la réintroduction du communisme de la *gens* barbare, pulvérisait au contraire impitoyablement les restes qu'il avait laissés dans la société féodale. La plupart de ces sectes ne sont connues que par les persécutions qui les ont détruites et par les condamnations qui les ont frappées ; ce sont leurs bourreaux qui ont écrit leur histoire ; elles n'ont pas formulé leurs doctrines, du moins il ne reste d'elles ni manifestes, ni livres. Mais les aspirations de cette douloureuse agitation populaire, qui dura des siècles, ont été résumées comme en un testament, dans deux œuvres géniales : l'Utopie de Thomas Morus et la Cité du Soleil de Tomasso Campanella.

«Je suis la cloche qui sonne l'aurore nouvelle» disait Campanella [3]. Il se trompait : ce n'était pas «cette république parfaite décrite par les philosophes et qui n'a pas encore existé sur terre» qui allait venir ; c'était la société bourgeoise avec son mercantilisme brutal et son individualisme féroce qui se levait à l'horizon. Il sonnait le glas de la société féodale, s'enfonçant au couchant avec sa domination théocratique, son idéal chevaleresque, son mysticisme philosophique, son illuminisme astrologique et ses hérétiques communistes.

---

## II Vie de Campanella

Tomasso Campanella, né en 1568 à Stilo, ville de la Calabre, province du royaume de Naples, alors sous la lourde domination espagnole, se fit remarquer dès son enfance par une rare précocité : à treize ans il pouvait improviser indifféremment en prose ou en vers un discours sur n'importe quel sujet donné ; à ce talent de parole, très apprécié et très cultivé pendant le Moyen-Âge, il joignait un ardent amour pour les études philosophiques ; il s'absorbait à cet âge dans la lecture de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, qui devait déterminer sa vocation. Son père qui le destinait à la magistrature, l'envoya à Naples apprendre la jurisprudence auprès d'un de ses oncles ; mais le jeune Tomasso, qui avait suivi les leçons d'un moine, professeur de philosophie dans le couvent de Stilo, entra à 15 ans, chez les Dominicains de Cosenza, l'ordre religieux qu'avaient illustré Albert le Grand, saint Thomas et Savonarole, et d'où sont sortis les moines les plus remuants et les plus indépendants.

L'aptitude de Campanella à s'assimiler toutes les sciences, ainsi que son remarquable talent oratoire le firent distinguer par les moines et par ses maîtres, qui s'appliquèrent à cultiver son intelligence et à le gagner. Les couvents étaient encore, comme au Moyen-Âge, un asile pour les esprits studieux ; chaque ordre s'enorgueillissait de posséder des savants, des philosophes et des orateurs : celui des Dominicains était des plus renommés par le nombre des hommes célèbres qu'il avait fournis. Mais vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la Compagnie de Jésus, qu'Ignace de Loyola avait fondé en 1537 pour combattre les hérétiques et défendre l'autorité du pape, commença à éclipser les autres corps religieux. Les Dominicains qui luttaient contre cette rivalité menaçante et qui cherchaient à reconquérir leur ancienne autorité accueillirent avec empressement Campanella et Favorisèrent sa passion de savoir dans l'espérance de trouver en lui un champion dont les talents contribueraient à relever le prestige de leur ordre.

Il ne tarda pas à se signaler. Les couvents conservaient et entretenaient avec un soin jaloux, la passion des discussions scolastiques ; ils se provoquaient entre eux pour soutenir dans des tournois oratoires, où le public était admis, leurs différentes doctrines théologiques et philosophiques. Le professeur de philosophie de San Giorgio, ayant été invité par les Franciscains de Cosenza, à venir défendre les opinions de son ordre, tomba malade, au moment du départ et choisit son élève Campanella pour le remplacer. Quand celui-ci entra dans l'assemblée, sa jeunesse excita un étonnement assez malveillant, on crut que c'était par dédain que le savant docteur avait envoyé à sa place ce disputeur imberbe : mais quand il eut parlé l'étonnement se changea en admiration. Il fut si brillant et si subtil que les Franciscains eux-mêmes durent le proclamer vainqueur. «Le génie de Telesio revit en lui» disaient-ils, rapporte Nicéron.

Campanella se passionna pour ces combats de la parole : pendant dix ans il parcourut l'Italie, allant de ville en ville, discuter sur les questions théologiques et philosophiques qui occupaient les esprits de son époque : partout il remportait d'éclatants succès qui l'enivraient, mais qui excitaient l'envie et accumulaient sur sa tête les jalousies et les haines des autres ordres religieux, principalement de la Compagnie de Jésus, contre laquelle il était parti en guerre et dont il demandait l'extermination parce qu'elle «altérait, les pures doctrines de l'Évangile pour les faire servir au despotisme des princes». Il soulevait les colères de tous par ses violentes attaques contre Aristote, dont l'autorité dans les écoles n'était guère moindre que celle de la Bible : il venait d'avoir vingt ans, quand il publia son premier livre, dirigé contre le philosophe de Stagyre et son défenseur Marta<sup>[4]</sup>. Il froissait ses adversaires par le dédain qu'il professait pour les opinions de leurs maîtres et des philosophes antérieurs. Les Jésuites profitant des animosités qu'il suscitait partout où il passait, l'accusèrent d'hérésie et de magie et obtinrent du Pape la suspension de sa carrière oratoire ; il reçut l'ordre de rentrer dans le couvent de Stilo pour avoir été un sujet de scandale et de désordre à Rome, dit Pietro Gianonne. Il obéit ; et pour se consoler dans sa retraite il se remit à l'étude des sciences et à la poésie ; il entreprit une tragédie sur la mort de Marie Stuart. Ainsi que Giordano Bruno, il se serait enfui du cloître «cette prison étroite et noire, où l'erreur m'a tenu si longtemps enchaîné», disait le fougueux apôtre de la pensée nouvelle, s'il n'avait trouvé matière à dépenser sa dévorante activité<sup>[5]</sup>.

Nous arrivons à l'événement capital de la vie de Campanella, sur lequel cependant on ne possède que de vagues indications : il n'en parle pas dans ses nombreux écrits et il ne semble pas avoir été plus communicatif avec ses amis, quand sa longue captivité de 27 ans prit fin. Nicéron qui le connut à Paris et qui lui consacre une notice biographique dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes célèbres* n'en fait pas mention. Naudé avec qui il était lié, dit en passant, dans ses *Considérations politiques sur les coups d'Etat* qu'il avait essayé de se faire proclamer roi de Calabre. Pietro Gianonne, dans son *Histoire civile du Royaume de Naples* (Neapoli, 1723) est le seul qui parle avec certitude de la conspiration organisée par Campanella pour affranchir la Calabre du joug de l'Espagne ; il prétend avoir puisé les détails qu'il donne dans les pièces de son procès qui depuis ont disparu.

«Campanella, dit-il, faillit bouleverser la Calabre en y semant des idées nouvelles et des projets de liberté et de république. Il alla jusqu'à prétendre reformer les royaumes et les monarchies et donner des lois et de nouveaux systèmes pour le gouvernement des sociétés». Il avait sans doute conçu alors sa *Cité du soleil*, qu'il ne devait élaborer et écrire que plus tard ; il tenta de doubler sa révolte politique d'une révolution sociale, comme faisaient les hérétiques du Moyen-Âge qui accompagnaient leur réforme religieuse d'une transformation communiste de la société.

Campanella, qui croyait en l'astrologie, ainsi que les esprits les plus distingués et les plus positifs de son temps, tels que les papes Paul V et Urbain VIII, Richelieu et même Bacon, avait lu dans les astres des signes qui prédisaient des révolutions sur la terre, particulièrement dans le royaume de Naples et la Calabre ; il fit partager sa croyance aux moines de son couvent et les engagea à profiter de l'occasion pour renverser le gouvernement espagnol et substituer à la monarchie une république théocratique, d'où seraient exclus les Jésuites, que l'on exterminerait au besoin. Il annonçait que Dieu l'avait prédestiné à une telle entreprise : d'après Naudé, il prétendait, ainsi que saint François de Salles, avoir de fréquents entretiens avec Dieu, et se faisait appeler le Messie. Il devait opérer de grandes choses par la *parole* et les armes : il devait se servir de la parole pour prêcher la liberté contre la tyrannie des princes et des prélats et employer les armes des bandits et des exilés, alors fort nombreux, pour compléter l'œuvre de la parole. Il se proposait de soulever le peuple qui devait briser les portes des prisons et libérer les détenus dont on brûlerait les procédures et qu'on enrôlerait dans l'insurrection. Il comptait sur l'appui du vizir Assan-Cicala, qui commandait la flotte turque, mouillée dans les parages de Guardavale. Assan-Cicala était né en Calabre, mais il avait quitté son pays natal pour fuir la domination espagnole et s'était fait musulman.

Diverses circonstances favorisaient son projet : la Calabre était Remplie de condamnés au bannissement et des contributions excessives et réitérées portaient le peuple à se soulever. Le Père Denys Ponzio de Nicastro se chargea de répandre la révolte dans la province de Catanzaro il remplit son rôle avec zèle et éloquence ; il parlait de Campanella, comme de l'envoyé de Dieu pour établir la liberté et pour délivrer «le peuple des vexations des ministres du roi d'Espagne, qui vendaient à prix d'argent le sang humain et écrasaient les pauvres et les faibles». Les moines de la région le secondèrent avec ardeur ; dans le seul couvent de Pizzoli, 25 étaient chargés d'enrôler les bannis ; plus de 300 dominicains, augustins et cordeliers étaient impliqués dans le mouvement ; au moment de l'action, 200 prédicateurs devaient se répandre dans les campagnes pour souffler la sédition ; 1800 bannis étaient prêts à combattre, les nobles devaient seconder le mouvement et les témoins du procès nommèrent les évêques de Nicastro, de Girace, de Melito et d'Oppide, comme faisant partie du complot. Le soulèvement devait avoir lieu à la fin de 1599 ; tout était prêt, quand deux traîtres révélèrent la conspiration.

Le comte de Lemos, vice-roi de Naples, sous prétexte de protéger les côtes contre les Turcs, envoya des troupes qui s'emparèrent des insurgés pris à l'improviste, et les embarquèrent pour Naples : pour faire un exemple, le vice-roi fit écarteler vifs deux conjurés sur la galère qui les transportait et pendre quatre autres aux verges. Le Père Denys Ponzio fut arrêté sous un déguisement laïque et tué

Campanella, découvert dans une cabane de pâtre, où l'avait caché son père, au moment où il était parvenu après des pourparlers qui durèrent un jour à gagner un batelier, qui devait le transporter sur un navire turc, fut enfermé au château de l'Oeuf de Naples, en 1600, l'année même où Giordano Bruno était brûlé vif à Rome.

Campanella pensait que le peuple se lèverait à son premier appel : en pouvait-il être autrement ? Il lui apportait la liberté, il allait le mener dans la terre promise. Combien triste dut être le réveil de son rêve enchanteur, quand il se vit seul, abandonné de tous, discutant avec un batelier qui lui refusait sa barque pour fuir : sans doute, c'est au souvenir de cette poignante désillusion qu'il écrivit ce sonnet si véridique et si désenchanté, où perce sa profonde pitié pour le peuple et où il reproduit des pensées et des sentiments que les révolutionnaires de tous les pays et de tous les temps ont connus.

Le Peuple <sup>[6]</sup>

«Le peuple est une bête changeante et inintelligente qui ignore sa force, et supporte les coups et les fardeaux les plus lourds ; il se laisse guider par un faible enfant qu'il pourrait renverser d'une seule secousse ;

«Mais il le craint et le sert dans tous ses caprices ; il ne sait pas combien on le redoute et il ignore que ses maîtres composent un philtre qui l'abrutit.

«Chose inouïe ! Il se frappe et s'enchaîne de ses propres mains ; il se bat et meurt pour un seul de tous les Carlini qu'il donne au roi <sup>[7]</sup>.

«Tout ce qui est entre le ciel et la terre lui appartient, mais il l'ignore et si quelqu'un lui révèle son droit, il le terrasse et le tue».

Il paya d'un long et dur martyre sa tentative révolutionnaire et ses attaques contre la Compagnie de Jésus ; car il est probable que sans la haine des Jésuites, la colère du Gouvernement espagnol se serait lassée contre un conspirateur facilement vaincu, que des papes protégeaient bien qu'il fut accusé d'hérésie.

Dans la préface de son *Atheismus triumphatus* <sup>[8]</sup>, Campanella raconte ses souffrances.

«J'ai été enfermé dans cinquante prisons et soumis sept fois à la torture la plus atroce. La dernière fois elle a duré quarante heures. Garrotté par des cordes très serrées, qui me déchiraient les chairs, suspendu, les mains liées derrière le dos, au-dessus d'un pieu aigu, qui m'ensanglantait. Au bout de quarante heures, me croyant mort, on mit fin à mon supplice ; les uns m'injuriaient, pour accroître mes douleurs ils secouaient la corde à laquelle j'étais suspendu ; les autres louaient tout bas mon courage. Rien n'a pu m'ébranler et l'on n'a pu m'arracher une seule parole <sup>[9]</sup>. Guéri par miracle après six mois de maladie, j'ai été plongé dans une fosse. Quinze fois j'ai été mis en jugement. La première fois on m'a demandé : Comment sais-tu, ce que tu n'as pas appris ? – As-tu un démon à tes ordres ? – J'ai répondu : Pour apprendre ce que je sais, j'ai usé plus d'huile, que vous n'avez bu de vin... On m'accuse d'avoir écrit le livre des **Trois imposteurs**, paru avant ma naissance <sup>[10]</sup>, d'avoir les opinions de Démocrite,... de nourrir de mauvais sentiments contre l'Eglise, comme doctrine et comme corps, d'être hérétique. Enfin on m'a accusé d'hérésie et de rébellion pour avoir soutenu qu'il y a dans le soleil, la lune et des étoiles, des signes qui annoncent les révolutions, contre Aristote qui fait le monde éternel et incorruptible».

Il demeura 27 ans dans les prisons de Naples. Dans une touchante pièce de vers, il implore Dieu de le délivrer :

«Par pitié, que l'amour éternel s'attendrisse sur ma misère et que l'intelligence suprême attire sur moi la compassion de la force divine ; tu vois, ô mon Dieu, sans que je te le dise, le dur supplice de mon long enfer. Voilà douze ans que je souffre et que je répands la douleur par tous les sens ; mes membres ont été martyrisés sept fois ; les ignorants m'ont maudit et bafoué ; le Soleil a été refusé à mes yeux, mes muscles ont été déchirés, mes os brisés, mes chairs mises en lambeaux ; je couche sur la dure, je suis

enchaîné, mon sang a été répandu ; j'ai été livré aux plus cruelles terreurs, ma nourriture est insuffisante et corrompue. N'en est-ce pas assez, ô mon Dieu ! pour me faire espérer que tu me défendras ?  
«Les puissants de ce monde se font un marchepied de corps humains, des oiseaux captifs de leurs âmes... de leurs douleurs et de leurs larmes un jeu pour leur rage impie ; de leurs os des manches aux instruments de torture, usés à vous faire souffrir, de nos membres palpitants des espions et des faux témoins, qui font nous accuser quand nous sommes innocents... Mais du haut de ton tribunal tu vois cela mieux que moi et si ta justice outragée et le spectacle de mon supplice ne suffisent pas pour t'armer, que du moins, Seigneur, le mal universel t'émeuve, car ta Providence doit veiller sur nous».

Dieu restant sourd à ses plaintes, il s'adressa au Soleil, qui pour lui, ainsi que pour Telesio, était doué d'une âme, et était le créateur de toutes les choses inférieures, telles que plantes, animaux, etc. ; l'homme étant sorti des mains de Dieu.

### Hymne au Soleil du Printemps

«Puisque ma prière n'est pas encore exaucée, c'est à toi que je m'adresse maintenant, ô Phœbus !  
«Je te vois resplendir dans le signe du Bélier et je vois toutes choses se ranimer ;  
«Tu rappelles à la vie tous les êtres languissants et moribonds ;  
«De grâce, fais-moi renaître de même, moi qui t'aime plus que tout autre.  
«Comment peux-tu laisser dans des cachots humides et ténébreux, celui qui t'a toujours glorifié.  
«Que je sorte de la prison en même temps que l'herbe verte sort de terre !  
«Tu fais monter la sève aux arbres, tu la convertis en fleurs, qui se changent ensuite en fruits ;

...

«Tu réveilles de leur long sommeil les taupes et les blaireaux et tu donnes des forces et le mouvement aux moindres vermineux...  
«O Soleil ! Il s'est trouvé des hommes qui t'ont dénié l'intelligence et la vie et t'ont mis ainsi au-dessous des insectes.  
«J'ai écrit qu'ils étaient des hérétiques, qu'ils se montraient ingrats et rebelles envers toi et ils m'ont enterré vivant parce je t'avais défendu.

...

«Si je succombe, qui donc pourra t'estimer encore et t'appeler temple vivant, statue et face vénérable du vrai Dieu, flambeau suprême et bienfaisant, père de la nature et souverain bienheureux des astres, vie, âme et sens de toutes les choses inférieures.  
«Prends pitié de moi, ô mon Dieu ! source féconde de toute lumière ; que ta lumière brille enfin sur moi».

Mais les tortures n'abattirent pas son âme stoïque : «*il fatigua et vainquit les tourments*», dit-il. Les bourreaux n'espérant lui arracher un seul aveu, abandonnèrent le martyr à la solitude d'une prison éternelle. Il l'emplissait de ses rêves.

«Dans les fers et libre, dit-il dans un sonnet ; seul sans être seul, gémissant et paisible, je confonds mes ennemis : je suis fou aux yeux du vulgaire et sage pour la divine intelligence.  
«Opprimé sur la terre, je m'envole dans le ciel, la chair abattue et l'âme sereine, et quand le poids du malheur m'enfonce dans l'abîme, les ailes de l'esprit m'élèvent au-dessus du monde.  
«... Je porte sur mon front l'image de l'amour du vrai, sûr d'arriver, avec le temps, là où sans parler je serai toujours compris».

Sa captivité s'adoucit quand le duc d'Ossuna fut nommé vice-roi du Royaume de Naples : il avait, lui aussi, souffert les persécutions de la cour d'Espagne ; il se lia d'amitié avec le conspirateur de la Calabre dont il admirait le génie ; il le visitait souvent et prenait son avis sur les affaires d'Etat ; il lui permit de travailler, de correspondre avec ses amis et même de les recevoir dans sa prison. Du fond de son cachot, il emplît l'Europe de son nom. Des papes, James 1er, roi d'Angleterre et des personnages puissants le

consultaient pour son savoir astrologique ; Gassendi et d'autres grands esprits entretenaient avec lui des discussions épistolaires sur des questions philosophiques et scientifiques ; deux savants allemands Tobias Adamus et Schoppe, ce dernier assista au supplice de Giordano Bruno, recevaient ses manuscrits, qui s'imprimaient en Allemagne et se répandaient en Angleterre, et en Italie.

Le duc d'Ossuna, pour avoir refusé d'établir l'inquisition dans le Royaume de Naples, s'attira la haine des Jésuites, qui aidés par les puissants ennemis qu'il s'était faits à la cour de Madrid, intriguaient pour lui enlever sa vice-royauté illustrée par des brillants succès contre les Vénitiens et par l'habileté et la justice de son administration. Plutôt que de se laisser déposséder, il résolut de se rendre indépendant de l'Espagne et de se faire proclamer roi du Royaume de Naples et de la Calabre. On dit qu'il fut conseillé et encouragé par Campanella, qui crut avoir trouvé en lui l'instrument pour accomplir sa révolution politique et sociale. Un des complices d'Ossuna fut Germino, qui 37 ans plus tard devait diriger la conspiration de Massaniello ; peut-être que lui aussi avait été lié avec Campanella. D'Ossuna, dénoncé, fut remplacé par le cardinal Borgia, et enfermé dans le château d'Almeira, où il mourut en 1621. La prison redevint dure pour Campanella.

Deux ans après la chute d'Ossuna, s'éteignait à Rame, son protecteur le pape Paul V, qui vainement avait demandé sa grâce à Philippe III : la nouvelle de sa mort le jeta dans un profond désespoir. «Je ne quitterai la prison, qu'avec la vie», s'écria-t-il. Mais dans son successeur, Urbain VIII, il trouva un nouveau protecteur qui, après cinq ans de négociations, obtint sa délivrance, le 15 mai 1626. Encore ne parvint-il à ce résultat, qu'en le réclamant comme hérétique, pour être jugé par le Saint-Office de Rame ; une fois dans la ville papale, il fut mis en liberté. Mais la haine des Jésuites le poursuivait. Ils soulevèrent les passions de la populace contre lui. «C'est un scandale que le pape laisse circuler librement Campanella, disaient-ils. Cet homme, impie et hérétique, est un perturbateur de l'Etat et un ennemi de l'Eglise. Que parle-t-on de Luther et de Calvin, c'est une dérision. Rome nourrit dans son sein un serpent bien plus dangereux». – «Jamais, dit un auteur contemporain, on ne vit pour un pauvre moine infirme tant de rage et de fureur». Afin d'échapper aux colères de la populace soulevée par les Jésuites, il quitta Rome, sous un déguisement, dans le carrosse de l'ambassadeur de France. Il se rendit à Marseille, où il fut accueilli par Peiresc, conseiller au Parlement d'Aix, que Bayle appelait «le procureur général de la littérature» à cause de son intelligente et libérale protection de la science et des savants. Pendant un mois, il vécut d'un bonheur qu'il n'avait plus connu depuis près de trente ans : appelé à Paris par Richelieu, il dut quitter sa retraite. Il pleura en faisant ses adieux à Peiresc. «*Les plus cruels supplices, lui dit-il, n'ont pu m'arracher des larmes, mais j'en répands aujourd'hui d'émotion et de reconnaissance*».

Il fut reçu à la cour : le jour de sa réception, le roi Louis XIII alla au-devant de l'illustre vieillard, courbé par l'âge et brisé par les souffrances, lui prit les mains et l'embrassa sur les deux joues. – Une prédiction qui se réalisa accrut la haute estime qu'on avait de son savoir astrologique. Nicéron rapporte que Richelieu, inquiet de voir Louis XIII sans enfant, lui demanda si le duc d'Orléans monterait sur le trône ; il lui répondit : «*Imperium non gustabit in aeternum*». (Il ne régnera jamais.) En effet, quelque temps après, la reine accoucha d'un garçon, qui fut Louis XIV, dont il tira l'horoscope.

Campanella plaisait à Richelieu par sa haine contre les Espagnols : quand la guerre éclata entre la France et l'Espagne, il fut appelé dans le conseil du roi pour donner son avis sur les affaires d'Italie.

Il se retira dans le couvent des Dominicains de Paris, où il vécut tranquille occupé d'études d'astrologie judiciaire et de philosophie.

Il avait prédit que l'éclipse du Soleil qui devait avoir lieu le 1er juin 1633 lui serait funeste. Il voulut conjurer le danger dont il se croyait menacé, en mettant en pratique toutes les prescriptions astrologiques qu'il énumère dans la *Cité du Soleil* et que les Solariens emploient pour se préserver des «émanations empestées du ciel». Il s'enferma dans une chambre aux murs parfaitement blancs, arrosée

de parfums et éclairée par sept torches de cire odoriférante, cherchant à se distraire de ses inquiétudes par des concerts d'instruments de musique et par des conversations avec les moines, qui le crurent fou.

Campanella mourut à l'âge de 71 ans, le 21 mai 1639, dix jours avant l'époque indiquée pour l'éclipse : avec lui mourait le grand martyr de l'utopie.

---

### III La philosophie et la politique

#### 1

«*Je naquis pour combattre trois grands maux, la Tyrannie, le Sophisme et l'Hypocrisie*», dit Campanella dans un sonnet. Toute sa vie fut, en effet, un long combat contre la philosophie scolastique et contre Aristote, «*le tyran des esprits*». Il appartient avec Telesio, Giordano Bruno, Bacon, à cette phalange de vigoureux génies qui jouèrent un rôle dans ce mouvement si troublé et si confus, mais si vibrant d'enthousiasme et d'élan pour le renouvellement de l'esprit humain et son affranchissement du dogmatisme philosophique et théologique et des discussions de l'Ecole, aussi vaines que subtiles et aussi interminables qu'inextricables : si elles assouplissaient le cerveau par la fatigante gymnastique intellectuelle à laquelle elles le soumettaient, et l'obligeaient à acquérir ces merveilleuses qualités d'analyse et de critique qui devaient se manifester si brillamment au XVII<sup>e</sup> siècle, elles l'énervaient et le rendaient indifférent à la réalité sensible. L'habitude de raisonner, au lieu de recourir à l'observation et à l'expérience, était devenue une seconde nature et il fallut des siècles pour s'en débarrasser ; même au XVII<sup>e</sup> siècle, quand Harvey annonça son admirable découverte des lois de la circulation du sang, que Vésale, Servet et d'autres anatomistes n'avaient fait qu'entrevoir, on opposait à la démonstration palpable du phénomène, l'autorité d'Aristote, de Galien et d'Avicenne, des raisonnements philosophiques et des arguments théologiques indiscutables <sup>[11]</sup>.

Aristote était rendu responsable de cette déplorable maladie raisonnante, parce qu'obligé, ainsi que les penseurs de l'antiquité, de philosopher alors que les sciences naissaient à peine et que plusieurs même n'étaient pas soupçonnées, il n'avait pas assez de matériaux pour concevoir et expliquer l'univers ; mais comprenant que les phénomènes étaient régis par des lois nécessaires, il cherchait à les découvrir *à priori* par voie de déduction en partant de quelques principes. Les Pythagoriciens, par exemple, dont les théories mystiques sur les nombres eurent une si funeste influence sur Campanella, considéraient les nombres comme les seuls principes stables et intelligibles, comme les essences immanentes des choses ; ils voyaient en eux, non pas un moyen d'exprimer les lois de l'Univers, mais comme les principes nécessaires de ces lois ; en connaissant les propriétés occultes des nombres, on arriverait à pouvoir découvrir les lois du monde physique et moral.

Les penseurs du Moyen-Âge n'avaient également à l'usage de leurs conceptions intellectuelles, que des sciences aussi rudimentaires ; de plus, la direction officielle de la pensée était sous le contrôle de l'église, qui réprouvait le monde, le considérant comme la terre d'exil, la vallée des larmes et qui condamnait les sciences physiques comme l'œuvre de Satan : ils étaient donc obligés, par des nécessités plus impérieuses encore, de se servir de la même méthode de penser. Ils n'avaient pas besoin d'Aristote pour n'employer que la méthode déductive et pour réduire la science à l'art de raisonner ; il leur fournit, il est vrai, le syllogisme déductif, mais ce sont les scolastiques qui proclamèrent qu'un syllogisme régulier était l'unique mesure de l'évidence. D'ailleurs, ils ne connaissaient qu'imparfaitement et incomplètement les œuvres du philosophe de Stagyre par les traductions et les commentaires des Arabes ; ce n'est qu'après la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453, et à la suite de l'émigration des savants byzantins, que l'étude des textes grecs fut mise en honneur : auparavant, quand on rencontrait un mot grec, dans un texte latin, on le passait sans façon en disant : «C'est du grec, on ne le lit pas». Dans les écoles du XV<sup>e</sup> siècle, on ne faisait usage que de traductions faites sur les traductions arabes : les professeurs avaient quelques manuels de philosophie péripatéticienne qu'ils

mettaient entre les mains des élèves et les paraphrasaient : au XIII<sup>e</sup> siècle, enseigner la grammaire, l'arithmétique et la philosophie, se disait : *legere in philosophia*.

Le livre et non la nature était la réalité à étudier. Les philosophes scolastiques ne professaient qu'en interprétant Aristote. L'interprétation de la doctrine péripatéticienne était la seule occupation ; aussi, à force d'interprétations, il arrivait que les systèmes les plus opposés étaient recommandés sous le nom d'Aristote : tous les professeurs avaient la prétention d'être ses disciples fidèles. On trouvait tout dans Aristote, on faisait tout sortir de lui : il était avec la Sainte-Ecriture, l'Autorité. «Pourquoi, écrivait Bruno, au recteur de l'Université de Paris, invoquer toujours l'autorité ? Entre Platon et Aristote qui doit décider ? Le juge souverain du vrai, c'est l'évidence. Si l'évidence nous manque, si les sens et la raison se taisent, sachons retenir notre jugement et douter. L'autorité n'est pas hors de nous, elle est en nous-mêmes, c'est la lumière qui brille en nos âmes pour inspirer et diriger nos pensées».

Aristote, dont saint Thomas avait fait le pilier de l'Eglise (il s'était efforcé de démontrer la parfaite conformité du dogme catholique et de la doctrine péripatéticienne), devint le bouc émissaire des péchés de la scolastique : Postel accusa sa philosophie d'être la cause de toutes les erreurs et une source d'athéisme<sup>[12]</sup>. Bacon regretta qu'on n'ait pas détruit ses ouvrages. Joseph Martini étendit l'anathème à la logique, à la grammaire et à la mécanique, qu'il proposait de reléguer parmi les arts de deuxième ordre et d'affranchir la philosophie de leur pernicieux concours. «Ni la logique, ni la subtilité dialectique ne font partie de la philosophie», disait-il. Thomas Morus non plus n'avait nulle admiration pour les subtilités de l'école, et les Utopiens n'ont jamais pu comprendre les discussions sur les idées secondes et les universaux ; ils ignoraient également la sophistique et la dialectique.

Mais battre en brèche Aristote et la philosophie scolastique était une œuvre ardue, car il fallait présenter un nouveau système pour remplacer celui que l'on démolissait ; et dès qu'on sortait du rôle de critique et qu'on ne se bornait pas à indiquer l'application de la méthode expérimentale, on retombait fatalement dans les mêmes erreurs que l'on combattait ; on était obligé d'improviser *à priori* une philosophie générale : c'était surtout chose dangereuse, car c'était s'attaquer à l'Eglise qui employait en guise d'arguments la torture et le bûcher. Marx dit, dans la préface du *Capital* : «l'Eglise officielle d'Angleterre pardonne bien plus facilement une attaque contre les 38 de ses 39 articles de foi, que contre un 39<sup>e</sup>me de ses revenus», parce qu'en critiquant les dogmes de l'Eglise anglicane, on ne porte pas atteinte à ses revenus ; mais il en allait autrement à cette époque ; on n'attaquait l'Eglise catholique au spirituel, que pour la dépouiller au temporel : la réforme religieuse n'était qu'un moyen pour arriver à la réforme économique.

Telesio fut un de ceux qui ouvrit la lutte contre Aristote. «Nous admirons Telesio, dit Bacon, nous le reconnaissons comme un ami de la vérité et comme le premier des hommes nouveaux, *Novorum hominem primus*»<sup>[13]</sup>. «Cet égorgéur de la doctrine péripatéticienne» qui reprochait à Aristote de ne s'adresser qu'à la raison et non à l'expérience, qui critiquait justement la philosophie scolastique de ce qu'elle ne cherchait la science que dans les livres et non dans la nature et qui recommandait l'étude des êtres réels, *entia realia*, et «l'intuition des choses et de leurs forces», était obligé d'emprunter à la physique de Parménide, les principes du chaud et du froid ; on ne pouvait échapper à Aristote que pour adopter les doctrines d'un autre philosophe de l'antiquité. Il transformait ces principes en entités métaphysiques, incorporelles, l'un, la chaleur était un principe céleste, source de mouvement et de vie, et l'autre, le froid, un principe terrestre, cause d'immobilité et de mort ; il concevait l'univers comme le résultat de la lutte de ces deux principes pour dominer la matière, la base des corps et le principe purement passif. Du combat du Soleil et de la Terre naissaient les choses de second ordre, comme dit Campanella dans son hymne au *Soleil du Printemps* ; mais comme il était trop dangereux de déposséder Dieu de toute fonction dans la création, il lui laissa la formation de l'homme<sup>[14]</sup>. En dépit de cette concession nécessaire, Telesio fut accusé d'hérésie et, pour se faire oublier, il quitta Naples et alla vivre dans la retraite à Cosenza, alors que Campanella y étudiait la philosophie dans le couvent des

Dominicains : ses maîtres, quoique professant une partie des idées de Telesio, lui défendirent de le visiter, sans doute à cause des dangers que présentait la fréquentation d'un hérétique.

Il fallait un courage de la trempe de celui de Campanella et de Giordano Bruno pour entreprendre et mener jusqu'au bout la lutte contre la philosophie régnante. Bruno, après avoir passé six ans dans les Plombs de Denise, et deux ans dans les prisons du Saint-Office de Rome, répondit fièrement aux inquisiteurs qui lui demandaient de racheter sa vie par une abjuration : «Vous êtes plus épouvantés de prononcer ma sentence, que moi de l'entendre.» Il avait depuis longtemps fait le sacrifice de sa vie ; il dit, dans un sonnet, qui retrace les angoisses de ces indomptables héros de la pensée :

«Depuis que j'ai ouvert mes ailes au désir de la gloire, plus je vois l'espace sous mes pieds, plus je me livre au vent rapide qui m'emporte et plus je méprise le monde en montant au ciel.

«... Je sais que je me briserai contre terre, comme le fils de Dédale, mais quelle vie vaudra ma mort ?

«J'entends dans les airs la voix de mon propre cœur qui me dit : Où m'emportes-tu, téméraire ? Replies tes ailes, car une trop grande audace est rarement impunie.

«Je lui réponds : pourquoi craindre une telle fin ! Traversons courageusement les nues et mourons satisfaits, si le ciel nous destine une mort illustre».

Telesio fut le premier maître qui souffla la révolte dans l'âme de Campanella ; il repoussa les enseignements des livres de l'Ecole pour demander sa philosophie à la nature.

«Tous les livres que contient le monde, dit-il dans un sonnet, ne sauraient rassasier mon avidité profonde ; combien en ai-je dévoré ? Et pourtant je meurs faute d'aliments.

«L'étude de l'univers me nourrit plus substantiellement et de plus en plus ma faim augmente. Désirant et cherchant, je tourne en tous sens et plus je comprends et plus j'ignore».

Le tempérament fougueux de Campanella le portait à l'exagération ; le peu de confiance dans les enseignements philosophiques des manuels de l'Ecole lui fit perdre la foi dans les récits historiques des livres ; il avoue, dans sa *Poétique*, avoir douté de l'existence de Charlemagne parce qu'il n'en avait eu connaissance que par les narrations des ouvrages d'histoire. Avant de croire à ce qu'il avait lu dans «les œuvres de Platon, de Pline, de Galien, de l'école stoïcienne et de Telesio, écrit-il dans son *De libris propriis*, je résolus de comparer ces écrits au grand livre de la nature, et de vérifier la fidélité de la copie sur l'autographe authentique». Il dit encore, dans un sonnet :

«Le monde est le livre dans lequel l'intelligence éternelle écrivit ses propres pensées, c'est le temple vivant qu'elle orna tout entier de statues vivantes, dans lequel elle peignit ses actes et son image ;

«... Mais nous, âmes attachées aux livres et aux temples morts, copies infidèles du livre vivant, nous les lui préférons».

Etudier la nature était le cri général. «La philosophie est écrite dans le grand livre de la nature» proclamait Galilée. C'était par un semblable retour à la nature que se manifesta la littérature romantique que Rousseau inaugura au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le mouvement littéraire était une protestation contre la vie artificielle de la société aristocratique, comme le mouvement philosophique était une révolte contre la domination dogmatique de l'Eglise.

Il fallait se faire de l'univers et de la création une autre idée que celle enseignée par la religion chrétienne.

La terre, cette vallée de larmes du catholicisme, où le démon tendait par milliers ses pièges pour faire choir la faible chair des saints, paraissait à Bruno rayonnante de beauté ; la vie lui semblait aimable, la nature admirable dans ses œuvres les plus chétives et prodigieuse dans sa puissance. «Le monde, déclarait hardiment Telesio, est la vraie image statuesque de Dieu, *Mundum esse Dei veram statuam*». «La nature est Dieu matérialisé dans les choses, *Natura est Deus in rebus*», disait Bruno. Ainsi que les hommes primitifs, Campanella animait toute la Nature : «L'univers est un animal grand et parfait, dit-

*il dans un sonnet, statue de Dieu faite à son image... Nous, nous sommes des êtres imparfaits, une misérable famille, qui vivons et habitons dans le ventre du monde... Nous sommes à la Terre, qui est un grand animal, dans un plus grand encore, ce que sont les vermines à notre corps qu'elles rongent».*

Reprenant et complétant les idées de Telesio, Campanella dote tous les corps et tous les êtres, même ceux qui paraissent inertes et insensibles, d'une sensibilité proportionnée aux besoins de leur conservation. Les astres, les éléments, les plantes vivent d'une vie sensible ; les cadavres pareillement, car la mort n'est que relative. Les animaux sont doués d'intelligence et raisonnent ; il prétend qu'ils ont un langage intelligible pour eux. Enfin Dieu vit dans tous les êtres et dans toutes les choses de l'Univers, qui est sa vivante image, *esse Dei vivam statuam* <sup>[15]</sup>. «Dieu est uni à l'univers, comme un artiste intérieur, qui le façonne, comme une substance qui le soutient», disait Bruno. Postel pensait que l'Univers était animé par une âme générale : *Mens universi*.

La matière était éternelle. Elle ne pouvait être ni diminuée, ni augmentée dans sa totalité, affirmait Telesio ; – elle devait se transformer, pensait Postel, car par sa nature elle ne saurait être exterminée, et il faut qu'elle arrive au repos absolu. Bruno, la tête la plus lucide de ces penseurs, n'admettait qu'un principe, la matière, et qu'une cause, le moteur ; toute chose était constituée par la matière et la force. Le matérialisme d'Héraclite renaissait.

Les théories philosophiques et les idées mystiques qui fermentaient dans les têtes des penseurs avaient été répandues par les ouvrages des philosophes grecs, qui, imprimés et traduits, étaient lus et étudiés avec ardeur et par la Kabbale, qui enthousiasma le XVI<sup>e</sup> siècle.

---

Campanella, alors qu'il étudiait la philosophie dans le couvent des dominicains de Cosenza, fit la connaissance d'un vieux rabbin qui lui révéla les sciences occultes, l'astrologie, la magie et l'alchimie et l'initia à la Kabbale. Ce livre mystérieux qui n'était communiqué que de vive voix et sous le sceau du secret à quelques disciples influa puissamment sur la pensée du moyen-âge. Il fut enseigné à Pic de la Mirandole, Cornelius Agrippa, Paracelse, Robert Fludd, Van Helmond, Bruno et à bien d'autres : il est probable que saint Thomas y puisa une partie de ses idées philosophiques, et sans doute, c'est pour payer une dette de reconnaissance qu'il se fit le défenseur des juifs dont il vantait les services rendus à la science, à la philosophie et au commerce.

La Kabbale était d'origine divine, puisque la première partie, le *Sepher iecirah*, c'est-à-dire, le livre de la création, fut révélée à Adam par un ange dont on sait le nom : elle contenait toute la sagesse. Reuchlin et les Kabbalistes affirmaient qu'elle avait inspiré tous les sages de l'antiquité, particulièrement les Pythagoriciens, qui lui avaient emprunté la transmigration des âmes et leurs théories sur les nombres : mais il est plus probable qu'elle est un résumé des théories philosophiques recueillies un peu partout par les Juifs répandus dans le monde antique, transformées par le génie israélite et embrouillées par le mysticisme religieux de l'Egypte et de l'Asie. La Kabbale forme le plus extraordinaire et le plus confus mélange des plus hautes idées philosophiques avec les puérités et les rêves fantasques de l'occultisme : elle enseigne à trouver à l'aide de combinaisons de lettres, ayant une valeur numérique, le sens mystique de la Bible, caché sous son sens littéral ; elle révèle l'art de faire agir les puissances supérieures sur le monde inférieur et de produire des effets surnaturels : Jésus Christ avait accompli ses miracles à l'aide des mystères de la Kabbale.

Les modernes qui ont eu le courage d'étudier ce fouillis inextricable, dégagent un panthéisme philosophique, qui se rattache à la famille des spéculations idéalistes, identifiant et subordonnant les lois qui régissent les phénomènes du monde matériel, *ordo et connexio rerum*, aux règles logiques d'après lesquelles s'enchaînent les phénomènes de l'esprit, *ordo et connexio idearum* ; expliquant la création de l'Univers par une évolution successive de l'Être, Hegel dirait de l'Idée, et affirmant que rien n'existe en dehors de l'Être et de ses diverses manifestations, ou émanations selon l'expression de la

Kabbale.

L'Etre virtuel, appelé *En-Soph*, tant qu'il reste infini, indéterminé et avant d'avoir produit l'Univers, ou ce qui est le même, avant d'avoir revêtu aucune forme et imposé aucune mesure à son infinitude, n'est rien ; en hébreu *ain, nihil*. «L'Etre en soi n'est rien de déterminé, il est même en dehors de ce que dans le langage humain, on nomme quelque chose», dit *Zo-har*, la deuxième partie de la Kabbale. L'Etre infini s'ignore lui-même, il est comme s'il n'existait pas, il est le Non-Etre ; il n'a ni *sagesse*, ni *puissance*, ni aucun autre attribut, car un attribut suppose une distinction, par conséquent une limite.

L'Etre pour prendre possession de lui-même et sortir de son indétermination se manifeste d'abord à lui-même comme Pensée et comme Verbe : comme Pensée par les dix *Sephiroths*, les dix premiers chiffres, symbole de l'abstrait ; comme Verbe par les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu, éléments du langage, qui, avec les dix *Sephiroths*, sont les trente-deux voies de la Sagesse.

La première émanation ou premier *Sephiroth*, nommée Diadème ou Couronne est l'Etre fini, déterminé, opposé à l'Etre infini, indéterminé. Son nom dans la Bible, signifie : *Je suis* ; cette première manifestation de l'infini est la concentration extrême ; son symbole est le point mathématique et la lettre la plus petite de l'alphabet hébreu, la lettre *lod*, qui par sa forme rappelle le point mathématique et est le signe du nombre dix. Ces symboles apprennent que l'Etre déterminé est l'unité première, le commencement et la fin de toute chose, car le point mathématique est le commencement de la ligne, qui est le commencement des surfaces et puis des solides, et le nombre dix est la fin de toute numération. La concentration de l'Etre déterminé est si extrême qu'on ne peut lui distinguer aucun attribut, aussi est-il nommé également le Non-Etre : c'est avec ce Non-Etre et non pas avec le Néant que le monde a été fait.

Du sein de celle unité, petite et indivisible comme l'atome, émanent parallèlement deux *Sephiroths*, la Sagesse, principe masculin, et l'Intelligence, principe féminin, qui engendrent la Science ; ainsi se trouve formée la première trinité indivisible. De l'Intelligence émanent la Grâce ou la Puissance et la Justice ou la Grandeur, qui se combinent pour engendrer la Beauté ; et la deuxième trinité est formée. De la Beauté émanent le Triomphe et la Gloire, qui engendrent le dixième *Sephiroth*, en qui se concentrent toutes les forces des autres *Sephiroths*, comme le nombre dix renferme les neuf premiers chiffres ; il a pour symbole le Phallus.

L'Etre, après s'être engendré lui-même, procède de la même manière à la génération des autres Etres : il se manifeste par une série continue d'émanations découlant les unes des autres, autrement dit par une série de modes d'existences décroissantes, comme des forces émanant les unes des autres et s'affaiblissant graduellement dans la même proportion qu'elles s'éloignent du point d'origine.

La création matérielle reproduit la création idéale des *Sephiroths* : d'un côté l'Univers, l'extrêmement étendu et grand, le *macrocosme* et de l'autre, l'extrêmement concentré, l'homme, le *microcosme*, qui résume toute la création : par son âme il participe à tous les attributs de l'Etre ; par son corps il répète tout ce qui existe dans le macrocosme. Paracelse, qui dans le domaine médical luttait contre Avicenne et la doctrine Galénique et qui s'inspirait de la Kabbale disait : «*Il n'y a point de membre de l'homme qui ne corresponde à un élément, à une plante, à une intelligence, à une mesure et à une raison de l'archétype*».

Le mouvement d'expansion de l'Etre, qui aboutit à la création de l'Univers et à celle de l'homme, sera suivi par un mouvement inverse de concentration de l'Etre en lui-même, but définitif de toutes choses.

L'identification de l'Etre avec la création fait que la Kabbale a de la création une autre vue que le Gnosticisme, la philosophie d'Alexandrie et le mysticisme hindou et chrétien, qui considèrent la génération des êtres comme une déchéance, le monde comme une malédiction, la vie comme un supplice, à laquelle les hommes sont attachés sans but et sans raison par des génies malfaisants. La création pour la Kabbale est au contraire une manifestation de la Bonté et de la Grandeur de l'Etre ; elle

est un acte d'amour, une bénédiction. Rien n'est absolument mauvais, rien n'est maudit pour toujours, pas même Satan. L'enfer doit disparaître et se transformer en un lieu de délices ; la vie sera alors une fête continuelle, un sabbat sans fin.

---

La métaphysique de Campanella se ressent de la Kabbale.

L'Etre infini débute dans sa carrière par se reconnaître lui-même en engendrant le premier Sephiroth : *Je suis*. Campanella commence par se déterminer : *Ce dont je suis certain, c'est que je suis*, dit-il. Descartes devait dire : *Je pense, donc je suis*<sup>[16]</sup>. L'âme humaine participant aux attributs de l'Etre, il n'a qu'à s'adresser à sa conscience pour les trouver, après avoir affirmé son existence, il constate qu'il *peut*, qu'il *sait* et qu'il *veut*. Ces trois activités sont les trois attributs fondamentaux ou *primalitates* de l'Etre, qui sont la virtualité ou possibilité, – *potentia* ; la Science – *sapientia* ; la sympathie – *amor*. Les attributs opposés, l'impossibilité ou l'impuissance, *impotentia*, la non science, *insipientia*, l'antipathie, *odium metaphysicum*, appartiennent non pas au Néant, qui ne peut exister en soi, mais au Non-Etre, qui circonscrit toutes choses et est attaché à eux. Ce Non-Etre est l'Etre infini de la Kabbale. Toutes les choses créées, les hommes, comme les animaux, les plantes et les objets inanimés participent, à des degrés divers aux trois *primalitates*, que seul l'Etre possède dans leur unité ; c'est lui qui les communique à tout ce qui existe ; et toutes choses n'existent que parce qu'il renferme une parcelle des trois *primalitates*, une parcelle de l'Etre. L'Etre est donc dans tout ; il est tout, comme le Non-Etre est autour de tout, il n'est rien.

L'Etre, d'après la Kabbale, après avoir créé l'Univers par des émanations successives, doit se concentrer en lui-même et tout absorber ; aussi Campanella, après avoir établi le principe et la loi du développement du monde, découvre les symptômes de sa maladie, de sa décrépitude et de sa mort, mais cette mort sera la condition d'une nouvelle vie, ainsi que l'avait enseigné Anaximandre et les philosophes de l'Ecole Ionienne. Tout doit naître, mourir pour renaître. Postel allait jusqu'à assigner au monde une durée de 6000 ans. Cette manière de concevoir le monde comme accomplissant une évolution ascendante, devant être suivie par une autre évolution descendante, amena cet étrange illuminé, encore plus mystique que Campanella, et dont l'érudition étonna son époque qui abondait en érudits, à découvrir une des lois de l'histoire, que Hegel devait redécouvrir : Toutes les révolutions et tous les événements historiques, disait Postel, quelque déraisonnables, contradictoires, dénués de sens et de but qu'ils paraissent, ne sont pas inutiles, car ils tendent vers un but déterminé, l'unité du genre humain, qui devait se faire par l'unité de religion. – Un seul fait cependant, admettait-il, ne rentrait pas dans le cadre de cette évolution, c'était la propagation du Coran.

De même que l'Etre évoluait dans le monde, de même l'esprit humain évoluait dans la connaissance du monde ; Campanella entreprit de donner la marche de cette évolution par une classification des sciences. Il les classa d'après leur objet, tandis que Bacon les rangeait d'après un point de vue plus vague et plus arbitraire, d'après leur sujet, c'est-à-dire d'après les diverses facultés intellectuelles qui concourent à leur formation. Il les divisa en sciences divines – *théologie*, et en science humaine, *-micrologie* et au-dessus se place la *Métaphysique*, qui embrasse les principes communs à ces deux classes de sciences. La Micrologie se subdivise en deux grandes branches : la Science naturelle, qui comprend cinq sciences spéciales : la Médecine, la Géométrie, la Cosmographie, l'Astronomie et l'Astrologie ; et la Science morale, qui comprend également cinq sciences spéciales : l'Ethique, la Politique, l'Economique, la Rhétorique et la Poétique. Parmi les sciences appliquées il classe la Magie, qu'il divise en magie naturelle, magie angélique et magie diabolique.

Campanella ainsi que la plupart de ses contemporains croyait fermement dans l'Astrologie : s'il a échappé au bûcher des hérétiques et s'il a rencontré parmi les papes, les rois et leurs ministres des amis dévoués qui l'ont protégé contre la haine des Jésuites et la colère du gouvernement espagnol, il le doit

seulement à sa réputation d'astrologue. Il a parsemé tous ses ouvrages de divagations astrologiques et a écrit un volume en six livres, où il prétend avoir écarté les superstitions des Arabes et des Juifs et démontré philosophiquement la vérité de l'astrologie en s'appuyant sur saint Thomas et les Saintes-Ecritures.

«Les astres, dit-il, exercent une influence sur la nature : ainsi les plantes ne sauraient fleurir si le soleil ne les échauffait. La température est l'effet des causes universelles, c'est-à-dire célestes : c'est pourquoi nous sommes soumis dans toutes nos actions à l'influence du ciel». Combinant cette constatation de faits, indéniables aux théories de la Kabbale qui font du microcosme, – l'homme – un résumé et une répétition du macrocosme, – l'univers – il établit des correspondances entre les destinées humaines et le cours des astres, qui sont la cause du mal et des messagers de Dieu ; «la fin du monde sera, dit-il, annoncée par des signes dans le soleil et les étoiles». Postel prétendait qu'on trouve «écrit dans les cieux en caractères hébreux, par l'arrangement des étoiles, tout ce qui est dans la nature». – Les 22 lettres de l'alphabet hébreu, combinées aux dix premiers nombres formaient, d'après la Kabbale, les 32 voies de la sagesse.

---

## 2

Campanella, ainsi que Postel et d'autres penseurs du XVI<sup>e</sup> siècle, croyait en l'unité du genre humain et pensait quelle se réaliserait en unissant sous un même pouvoir tous les peuples de l'univers : il exprimait, sans le savoir, d'une manière philosophique, l'impérieux besoin économique de la Bourgeoisie capitaliste de son temps. En effet, elle ne pouvait se développer économiquement et politiquement qu'à la condition de détruire l'autonomie des villes et des provinces pour élever sur leurs ruines les unités nationales, qui n'ont achevé leur constitution que de nos jours ; – de renverser les barrières locales et provinciales qui entravaient et empêchaient même la libre circulation des marchandises ; – d'abolir les privilèges locaux et corporatifs qui s'opposaient à l'établissement de l'industrie manufacturière ; – d'imposer aux rois et aux seigneurs féodaux qui battaient monnaie et la falsifiaient, le respect de la valeur de l'argent et de l'or ; – et d'établir une unification des poids et des mesures, dont la variabilité gênait les échanges d'une localité à une autre.

Les Juifs qui reliaient les peuples d'Asie, d'Afrique et d'Europe par les liens d'un commerce très étendu, devaient être les premiers à refléter dans leur philosophie ce besoin économique : leur commerce international leur imposait la tâche d'initiateurs idéologiques. Le Panthéisme et la transmigration des Ames de la Kabbale ne sont que des expressions métaphysiques de la valeur des marchandises et de leur échange. – La valeur, ainsi que l'Etre qui vit dans toute chose créée, est incorporé dans tout ce qui se vend et s'achète ; toute marchandise possède une quantité déterminée de valeur, comme toute chose animée ou inanimée participe à des degrés divers aux attributs de l'Etre. La valeur d'une marchandise transmigre dans une autre, puisque dans une marchandise revit la valeur de la matière première et des instruments qui ont concouru à sa production. Toutes les marchandises bien que différentes de qualité expriment cependant leur valeur, différente en quantité, dans l'argent, qui devient la marchandise par excellence, celle qui personnifie l'unité des marchandises. Marx a démontré que l'échange capitaliste débute par l'argent pour aboutir à l'argent, mais à l'argent avec un incrément : la théosophie de la Kabbale part de l'unité, le 1<sup>er</sup> Séphiroth, pour aboutir avec le 10<sup>ème</sup> Séphiroth à l'unité complexe, puisqu'il accumule les attributs des neuf Séphiroths précédents.

Le Moyen-Âge avait eu deux unités politiques : la hiérarchie féodale, qui liait par des devoirs et des droits réciproques, depuis le serf jusqu'au roi, tous les membres d'une société dans un même pays ; et la hiérarchie catholique, qui ne comprenait dans son cadre qu'un nombre restreint d'individus, mais qui était plus générale et s'étendait sur toutes les nations de la chrétienté. Les deux unités entrèrent en lutte pour la domination. Les papes et leurs docteurs s'attaquèrent à la tête de l'organisation féodale, à la

royauté, que Grégoire VII déclarait «née du diable et inventée par l'orgueil humain». Au-dessus des pouvoirs de la terre, tous passagers et périssables, saint Thomas élève la puissance spirituelle du Pape, qu'il proclame au nom de la philosophie et de l'Évangile le souverain des peuples et des rois et l'arbitre de leurs différends.

Campanella, qui était un moine dominicain, au lieu de chercher à satisfaire ce besoin d'unité qui travaillait les sociétés européennes, par l'organisation d'un ordre politique nouveau, reporte ses regards en arrière et rêve de relever l'autorité papale, battus en brèche de tous les côtés. Ainsi que saint Thomas, il démontre dans sa *Monarchia Messiae*, au nom de la philosophie humaine et divine, les droits du Souverain Pontife à la domination de toute la terre. L'unité de religion devait amener l'unité du genre humain, pensait Postel ; elle avait trois ennemis à combattre, les Juifs, les Mahométans et les Idolâtres ; il prétendait les convertir à l'Évangile par l'apostolat et les seules forces de la raison. Campanella, appartenant à un ordre religieux qui avait fourni des chefs à l'inquisition, ne reculait pas devant l'emploi de la force pour réduire les protestants et les mahométans, qui empêchaient l'établissement de l'unité théocratique d'où devait découler l'unité du genre humain. Il exhorta les souverains à extirper l'hérésie par la violence et conseilla aux papes de lever des troupes contre les protestants.

Cette unification du genre humain qu'il demandait à la domination papale, il croyait qu'elle était en train de se réaliser par l'entremise de sa mortelle ennemie, la monarchie espagnole. Il était dans les prisons du roi d'Espagne, quand il écrivit son célèbre traité *De Monarchica Hispanica*, qui, dès son apparition, fut traduite en Allemagne et en Angleterre. «Le jour où se réalisera cette unité du genre humain n'est pas loin, dit-il : il est annoncé et prédit à chaque page de l'histoire du XVI<sup>e</sup> siècle. L'immense accroissement de la monarchie espagnole est l'œuvre de Dieu : il a choisi et marqué du sceau divin le plus religieux des peuples d'Europe pour le faire servir à ses vues providentielles ; il lui a donné les clefs du Nouveau Monde, afin que partout où luit le soleil la religion du Christ ait ses solennités et ses sacrifices. Le roi catholique doit réunir l'univers entier sous sa loi ; son titre n'est plus un vain mot : le Crucifix d'une main et l'épée de l'autre, il faut qu'il combatte le protestantisme et l'islamisme jusqu'à les faire disparaître de la face de la terre, car sa mission est d'amener le triomphe de l'Église en écrasant ses ennemis et en posant le pied sur leurs têtes ; nouveau Cyrus il doit mettre fin à cette nouvelle captivité de Babylone». Ce n'était pas le triomphe de l'Église, mais celui de la bourgeoisie capitaliste que les événements préparaient.

Mais cette unité religieuse et politique que Campanella n'hésitait pas de demander à la force, il ne la désirait que pour faire cesser la discorde et pour établir la paix et le bonheur sur la terre. Durant sa longue et douloureuse vie, il tendit son activité vers un but, l'établissement du communisme. Tout jeune, à 32 ans, il prêcha et organisa sa révolte pour la réaliser ; emprisonné et torturé, mais toujours vaincu, il conspira du fond de son cachot avec le duc d'Ossuna et se consola de ses malheurs en rêvant son utopie ; redevenu libre, il écrit *La Cité du Soleil*.

Emporté par l'enthousiasme pour son idée, comme Fourier qui voulait convoquer à Aix-la-Chapelle un congrès de rois et de capitalistes pour leur faire adopter son Phalanstère, Campanella croit que la description de sa République philosophique convertira les peuples de la Terre. Il prédit sa venue dans un sonnet :

«Si l'heureux âge d'or exista jadis, pourquoi n'existerait-il pas de nouveau ? Puisque toute chose qui a été revient à sa source après avoir suivi son cours.»

«... Si dans ce qui est utile, si dans le bonheur et la morale, les hommes mettaient tout en commun, ainsi que je le vois et l'enseigne, le monde serait un Paradis.»

Dans un autre sonnet, il prophétise :

«Alors, vous pourrez prier et demander avec instance que ce temps arrive où la volonté divine sera accomplie sur la terre...

«... Car les poètes verront un âge qui surpassera tous les autres, comme for surpassa tous les métaux.  
«... Alors, les philosophes verront cette République parfaite, décrite par eux et qui n'a pas encore existé sur la terre.»

Aucune déception ne put ébranler sa foi profonde et ardente : jusqu'au dernier jour de sa vie, il poursuit son rêve utopique. «A la honte des impies, dit-il, dans le traité théologique, *Atheismus triumphatus*, j'attends sur terre un prélude du Paradis, un siècle d'or plein de bonheur, duquel seront exclus les incrédules qui se moquent de la foi.»

---

#### IV La Cité du Soleil

L'Utopie de Campanella, la *Cité du Soleil*, écrite en latin, fait partie de la *Philosophia realis*, parue en 1620-1623 à Francfort, et réimprimée à Paris en 1637, deux ans avant sa mort ; elle se trouve à la suite de la troisième partie, la *Politique*. Sans entrer dans plus de détails bibliographiques, il est intéressant de mentionner qu'en pleine effervescence du socialisme utopique, il parut, à Paris, deux traductions françaises de la *Civitas Solis*, l'une en 1846, par Villegardelle, et l'autre en 1844, par Jules Rosset ; celle-ci précédée d'une notice biographique, par Mme Louise Colet. M. Morley a réuni, en 1885, en un volume intitulé *Communautés idéales*, la *Vie de Lycurgue*, de Plutarque ; l'*Utopia*, de Thomas Morus ; la *Nouvelle Atlantide*, de Bacon, et la *Cité du Soleil*, de Campanella, traduite, pour la première fois, en anglais, par Th. W. Halliday.

L'Utopie de Campanella est une des plus hardies, des plus complètes et des plus belles qui aient jamais été écrites : il embrasse, dans l'organisation de sa «République philosophique», tous les rapports sociaux des hommes entre eux et avec les femmes et les enfants, et il descend jusqu'aux moindres détails de la vie privée. Il aborde et résout avec la plus entière liberté d'esprit, les problèmes sociaux que posait son époque et que pose encore le XIX<sup>e</sup> siècle.

*Utopia*, de Thomas Morus, est l'œuvre d'un homme d'Etat qui a vécu au milieu des intrigues de cour ; il connaît la société qu'il critique spirituellement et que parfois il satirise amèrement. Il se révolte contre les barbares procédés de la justice, et il éprouve une grande pitié pour les maux qui accablaient les laboureurs, chassés des campagnes où ils étaient remplacés par des moutons, traqués dans les villes comme mendiants et pendus, sans merci, pour le moindre larcin ; et il était arrivé, par ses observations, à reconnaître que la propriété privée et la monnaie, étaient les causes des luttes, des vices et des misères des sociétés humaines. Mais le communisme que propose Morus est une restauration du passé ; il est un retour au communisme de la famille patriarcale des communautés de village, encore nombreuses à son époque, mais agrandi aux proportions d'une ville d'une quarantaine de mille habitants, reliée à d'autres villes semblables par une organisation fédérative. Morus n'a pas songé à modifier les relations des sexes ; la femme demeure dans sa position dépendante vis-à-vis de l'homme ; et le mari conserve tous ses droits, y compris celui de la battre pour lui inculquer les préceptes de la morale masculine.

Campanella, au contraire, ignore le monde ; dès l'enfance, il vit dans l'enceinte communiste d'un couvent, se livrant à toutes les hardiesses de la pensée métaphysique ; jeune encore, il est enfermé dans une prison et ne voit plus l'existence sociale de l'homme qu'à travers la prison, et une imagination généreuse et ardente, nourrie par les écrits des penseurs grecs et les récits des voyageurs, narrant les mœurs étranges des peuplades barbares et sauvages, récemment découvertes en Asie et en Amérique. Il construit sa cité idéale, tout d'une pièce, sans tenir compte d'aucune difficulté de réalisation, et il l'offre aux hommes avec la ferme conviction que les peuples n'auront qu'à la connaître pour la réaliser : tandis que Morus doute que même les réformes les plus urgentes qu'il met dans la bouche de son voyageur, retour d'Utopia, puissent jamais être appliquées. Le penseur anglais comprend que le communisme, dont il propose la restauration, est en train d'être détruit, et pour toujours, par les phénomènes économiques qui vont élaborer le moule d'une société individualiste, la plus individualiste qui n'ait

jamais existé.

Il fallait être un idéaliste, ignorant les réalités du monde ambiant, comme l'était Campanella, pour s'illusionner au point de croire qu'il n'y avait qu'à concevoir une cité communiste pour que sa réalisation fut immédiatement possible. L'humanité devait fatalement passer par la phase individualiste qu'imposaient les phénomènes économiques et qui, en se développant, devaient se charger de démolir le moule individualiste qu'ils créaient et de préparer un nouveau moule communiste. De même que l'individualisme est né du communisme, de même le communisme naît de l'individualisme. Les hommes de pensée et d'action de notre temps ont pour mission d'étudier et de comprendre la marche des événements pour la hâter, et non de rêver des utopies, ainsi que les philistins le désirent : si ces messieurs ont besoin d'utopies pour se recréer, nous les renvoyons à l'œuvre géniale de Campanella, dont la lecture ne prendra pas beaucoup de leur temps précieux.

Nous aimerions à reproduire tout entière la *Cité du Soleil*, qui agite tant de questions variées en un si petit nombre de pages ; mais, nous devons nous borner à une simple analyse, que nous essayerons cependant de rendre suffisamment complète, pour que le lecteur ait une juste idée de la conception du monde que se faisait ce moine du XVI<sup>e</sup> siècle, car bien qu'il soit mort en 1639, c'est bien à ce siècle qu'il appartenait par la hardiesse de son génie et le mysticisme de son esprit.

---

## 1

La guerre à l'état permanent de province à province, de ville à ville, et même de village à village, avait été la vie du Moyen-Âge féodal, d'où l'on venait de sortir ; les maisons dans les cités et même les couvents étaient des places fortifiées pouvant soutenir des sièges ; tous les habitants, les hommes comme les femmes et les enfants, les laïques comme les gens d'église, étaient souvent obligés de prendre les armes pour se défendre, sinon pour attaquer. On se préoccupait avant tout d'avoir de bonnes murailles, derrière lesquelles on pouvait affronter l'ennemi.

La Cité du Soleil, située dans une île divisée en quatre royaumes rivaux, est une forteresse bâtie sur une colline élevée, comme l'étaient les villes du Moyen-Âge, et ainsi que Jérusalem, elle était entourée de sept enceintes crénelées et armées de canons et autres engins de guerre ; pour l'emporter, il aurait fallu donner sept assauts successifs. Morus prend soin également de fortifier Utopia par des travaux d'art qui l'isolent du continent et de mettre à l'abri de toute surprise la source d'eau potable d'Amaurote, la capitale de Utopia.

Platon qui vivait dans une ville maritime et commerçante, dont les habitants étaient classés en des professions différentes, confie la garde de sa République à un corps de guerriers, philosophes et communistes, qui sont des espèces de mercenaires, qu'il compare cyniquement à des «chiens maigres et vigilants» ; il est vrai que pour lui le chien est un animal philosophique, parce qu'il sait défendre son maître et attaquer les ennemis de son maître : les autres citoyens s'occupent de commerce et d'industrie ; ce n'est pas pour eux qu'il élabore son organisation communiste. Mais dans la Cité du Soleil, tous les habitants sans distinction d'âge, ni de sexe, doivent concourir à sa défense. Tous sont guerriers. L'éducation militaire commence à douze ans, mais déjà auparavant, les Solariens ont été habitués, ainsi que les enfants des barons féodaux, à tous les exercices corporels ; mais à partir de cet âge, on leur enseigne à «frapper l'ennemi, les chevaux et les éléphants», à manier l'épée, la lance, à tirer l'arc et à se servir de la fronde, à monter à cheval et à le diriger sans bride par une méthode «qu'ignorent même les Tartares», à attaquer et à battre en retraite, à conserver l'ordre de bataille, à secourir un ami en danger, en un mot à toutes les manœuvres de combat. «L'éducation rend les femmes propres à la guerre, ainsi qu'aux autres travaux ; sur ce point, les Solariens sont d'accord avec Platon, où j'ai lu de semblables choses... et sur ce point je suis en complet désaccord avec Aristote». La guerre est, non seulement une nécessité, mais encore une cause moralisatrice, elle empêche les citoyens de la Cité du Soleil de

s'efféminer. Campanella reproduit ici la pensée barbare. César apprend que les tribus Germanes, bien que devenues sédentaires et commençant à devenir agricoles, continuaient à entreprendre des expéditions pour entretenir les vertus martiales. Les Solariens développent la fierté guerrière, ils sont si chatouilleux sur le point d'honneur, que «s'ils n'insultent personne, ils ne supportent, non plus, aucune injure». Campanella, bien que moine et bien que l'organisation de sa cité se ressent de ses habitudes monacales, n'est pas partisan du précepte chrétien, qui ordonne de tendre la joue, quand on a été frappé ; il est vrai que cette doctrine, bonne pour les premiers chrétiens, dont la plupart étaient des esclaves et des affranchis, ne pouvait convenir aux hommes libres et égaux de sa société communiste.

Les Solariens, ainsi que les guerriers de Platon, amènent avec eux leurs enfants dans les combats, «afin qu'ils apprennent à se battre, juste comme les lionceaux et les louveteaux sont habitués par leurs parents à égorger la proie». Leurs femmes, armées militairement, les accompagnent également pour les soutenir, les encourager et les panser : Campanella se souvenait sans doute de ce que César et Tacite disent des barbares, qui raillaient les légionnaires romains d'être frappés de verges et de n'avoir pas avec eux leurs femmes pour assister à leurs combats, pour les exciter, pour les ramener quand ils lâchaient pied et pour soigner leurs blessures : c'est bien chez les auteurs latins qu'il avait emprunté en partie les mœurs guerrières des Solariens, car il dit que les généraux de sa cité fortifient leur camp à la manière des romains et ainsi qu'eux récompensent celui qui le premier avait monté à l'assaut avec une couronne d'herbe ; il est vrai que, se rappelant les tournois de la chevalerie, il ne décerne les récompenses qu'en présence des femmes, acclamant le héros.

Les Solariennes, ainsi que les Amazones et les Lacédémoniennes, s'exercent à tous les travaux de la guerre sous la direction de leurs propres chefs-femmes : on leur enseigne surtout à défendre les fortifications, à lancer des pierres, des matières enflammées, etc. ; «celle qui montre la moindre peur est sévèrement punie». La cité est toujours gardée aux murailles et en rase campagne, pendant la nuit, par les hommes et pendant le jour, par les femmes. Quand on se souvient des grossières et imbéciles injures de saint Jérôme et des Pères de l'Eglise contre la femme, et de ce Concile qui discuta sérieusement si la femme ne devait pas être rangée parmi les animaux qui sont privés d'âme et que c'est seulement à une voix de majorité qu'on reconnut qu'elle en possédait une, on est frappé d'étonnement en voyant Campanella s'affranchir des préjugés de son époque, consacrés par la religion, et avoir la hardiesse de reconnaître à la femme les mêmes droits et les mêmes devoirs qu'à l'homme <sup>[17]</sup>.

La population valide de la cité tout entière est tous les ans sur pied pour une revue générale et des exercices de petite guerre. Les Solariens qui ont la droite logique des Sauvages ne décident la guerre qu'après avoir convoqué au grand Conseil tous les habitants de la République, âgés de plus de vingt ans ; tous devant se battre, tous doivent par conséquent prendre part à ses délibérations.

Mais quoique, dans cette cité guerrière, tous les habitants sans distinction de sexe et d'âge sont soldats, ce n'est pas la vie de camp que l'on mène comme dans la République de Platon.

---

## 2

Campanella ne pouvait rien écrire qui ne portât l'empreinte de la philosophie idéaliste et mystique et de ses préoccupations astrologiques ; on ne peut donner une exacte notion de son chef-d'œuvre si on supprime ce côté qui dépare ses vues si positives et si merveilleusement profondes. Nous allons nous en débarrasser pour pénétrer ensuite plus librement dans sa cité communiste ; mais nous rappellerons que ces idées mystiques qui aujourd'hui paraissent indignes d'un esprit si hardi et si cultivé, ont été partagées par les hommes de valeur de son époque, à qui elles avaient été transmises par la tradition la plus reculée : car l'humanité à son début, ne pouvant se faire une conception positive du monde, dut appeler à son aide l'imagination pour remplacer les données de l'expérience et de l'observation ; elle dut attribuer les phénomènes qui frappaient son attention, non à leurs causes réelles, matérielles, mais à des

causes imaginées, idéales.

La Kabbale avait développé l'étude des propriétés mystiques des nombres qui, de tous temps, avaient préoccupé la pensée des peuples, probablement à cause des difficultés que l'esprit humain eut à surmonter pour parvenir à la découverte des premiers chiffres et de leurs combinaisons et aussi à cause des services que leur rendait la numération. Les penseurs émerveillés des propriétés abstraites des nombres qu'ils retrouvaient en toutes choses, voulurent les transformer, ainsi que le faisaient les Pythagoriciens, en causes immanentes de toutes choses. Les déistes modernes ne pensent pas autrement quand ils prouvent l'existence de leur Dieu par le caractère absolu des abstractions mathématiques. Campanella, qui croyait en la valeur occulte des nombres, n'en mentionne guère dans la Cité du Soleil qui ne soient kabbalistiques.

Le nombre sept est le premier que l'on rencontre : la cité est entourée de sept enceintes fortifiées, dans le temple il y a sept lampes d'or toujours allumées, portant les noms des sept planètes qui, dans le système Pythagoricien, tournent autour de la Terre immobile, en produisant des sons musicaux et une merveilleuse harmonie, que les Solariens parviennent à entendre à l'aide d'instruments de leur invention. Sept, qui a été un nombre mystique pour tous les peuples parvenus à un certain degré de culture, a beaucoup préoccupé les chrétiens ; l'Apocalypse en est rempli, Origène, saint Augustin, saint Hilaire et les plus illustres docteurs de l'Eglise, ont beaucoup disserté sur ses vertus, ainsi que sur celles du nombre six ; aussi retrouve-t-on sept dans les dogmes et les cérémonies du catholicisme ; il y a sept sacrements, sept péchés capitaux, etc. Les multiples de sept sont fréquents dans la Cité du Soleil : les prêtres chargés d'observer le ciel pour y découvrir les mystères astrologiques sont au nombre de 49, c'est-à-dire de sept qui multiplie sept ; les docteurs qui enseignent les sciences et les arts sont au nombre de 14, c'est-à-dire sept x deux..., etc.

Le drapeau solarien, flottant sur le dôme du temple, est marqué de 36 desseins, le chef suprême de la cité doit avoir dépassé 36 ans pour être élu ; l'éducation des enfants commence à six ans, pour les sciences et les arts, et à douze, pour la guerre, etc. ; or 36 et douze sont des multiples de six : et le chiffre six qui a pour signe la troisième lettre du nom de Iahvé, était vénéré par les Pythagoriciens et les Kabbalistes, parce qu'il est la réunion de la monade, de la dyade et de la triade, – un plus deux plus trois font six, – ce qui le fait le symbole de toutes les perfections.

Le nombre trois, le nombre mystique par excellence, – ce que l'on sait des sauvages les plus primitifs, prouve qu'il fallut un grand effort intellectuel pour y parvenir – devait, par conséquent, être en grand honneur chez les Solariens ; en effet, il est partout ; il ont trois chefs, l'enseignement des sciences est donné par de petits vers toujours au nombre de trois, écrits sur les murailles de la ville et du temple, à trois ans, les enfants commencent à apprendre l'alphabet, etc.

Les Solariens ont une foi entière dans l'astrologie et ils croient que « nous Européens sommes trop stupides pour pouvoir lire dans le Soleil et les étoiles nos destinées » ; ils ont des prêtres exclusivement chargés d'étudier les astres ; et l'observation du ciel leur permet de prédire l'avenir, de guérir les malades, de rajeunir les vieillards de 70 ans, etc. C'est, en définitive les étoiles qui les gouvernent, ils les consultent en toutes circonstances, même pour les choses de peu d'importance comme pour l'accouplement des chevaux, le choix d'un métier, etc.

Ils adorent le Soleil, l'image de Dieu ; il est le créateur de tout ce qui existe ici-bas ; « il est le Père et la Terre est la Mère ». Le Soleil a été reconnu Dieu, par tous les peuples, et dans le christianisme on retrouve de nombreuses traces de son culte. Si Campanella se trompait, il se trompait au moins en nombreuse compagnie ; et ceux qui, pour essayer de ridiculiser son utopie, se sont complus à relever doctoralement ses opinions astrologiques et mystiques, ont simplement prouvé qu'ils ignoraient l'histoire de l'esprit humain.

---

La Cité du Soleil «n'est ni une république, ni une monarchie», puisque l'autorité temporelle et spirituelle de *Hoh*, le chef suprême, est sans contrôle et elle n'est pas héréditaire, mais élective ; *Hoh* est une sorte de Pape : dans la Kabbale, l'Être pur se nomme *En Soph* ; entre son nom et celui du chef suprême de la Cité solarienne, il y a certaine similarité de consonance, et peut-être un sens occulte, qui doit avoir son importance. En tout cas, Hoh, dont le nom traduit en langue vulgaire signifie métaphysique, devait posséder, dans leur totalité les connaissances et les vertus des Solariens, comme l'Être pur possédait au complet les attributs, dont les hommes ne possèdent que des parcelles.

La science requise pour être élu Hoh, était encyclopédique ; il devait connaître l'histoire de toutes les nations, ainsi que leurs mœurs, leurs coutumes et leurs rites religieux ; en outre, il devait avoir approfondi les mathématiques, les sciences abstraites, les sciences physiques et ce qui est plus extraordinaire encore pour un être qui personnifie la métaphysique, il devait être au courant des arts mécaniques. Campanella est le premier penseur qui ait élevé le métier manuel à une telle dignité. L'antiquité païenne tenait pour déshonorant le travail, ne faisant exception que pour le travail agricole ; le christianisme plus exclusif encore proclamait, comme un dogme, que le travail était un châtement, dont devaient être absolument affranchies les personnes attachées au culte. Les philosophes scolastiques ignoraient l'existence des métiers ; les médecins et les chirurgiens croyaient au-dessous de leur grandeur d'apprendre l'anatomie ; c'était un métier manuel, bon seulement pour les barbiers : Paracelse lui-même, qui, cependant, se révoltait contre toute la médecine de son époque, partageait ce mépris pour l'anatomie. Campanella, ce moine mystique, ce rêveur qui avait passé sa vie loin du monde, dans un couvent et dans une prison, a cependant une idée si exacte de l'importance de l'anatomie qu'il rapporte que les Solariens étudiaient l'organisme humain en disséquant les cadavres des suppliciés.

Le voyageur qui raconte les merveilles de la Cité du Soleil, comprenant que l'on pouvait s'étonner de ce qu'il fut possible de rencontrer, chez un homme, les multiples connaissances théoriques et techniques exigées pour être choisi Hoh, a soin d'ajouter que les Solariens pour qui «Aristote est un logicien et non un philosophe», dédaignent le vain fatras de la scolastique, apprennent les sciences, non en lisant des livres, mais en étudiant la nature, que leur ville est un vaste musée dont les murs sont couverts de dessins géométriques, de la carte du ciel, des images des animaux et des plantes et, qu'au-dessous, on lit la description en trois petits vers faciles à retenir, et quand il était possible, on plaçait l'objet, plante ou minéral à côté de l'image, afin de rendre plus complète l'éducation par les sens. L'alphabet lui-même est peint sur les murs, de sorte que tous les petits enfants apprennent leurs lettres en jouant dans les galeries. Grâce à cette nouvelle méthode d'instruction, les Solariens acquièrent en un an les connaissances qu'on ne parvenait pas à posséder après avoir passé dix ans dans les écoles d'Europe «où l'on n'apprend que servilement des mots à l'aide de la mémoire».

Trois chefs, également électifs, gouvernent la cité sous la direction de Hoh ; ils correspondent aux trois attributs fondamentaux de l'Être pur, dont ils portent d'ailleurs les noms, ils s'appellent : Puissance, Sagesse et Amour. Puissance s'occupe de la guerre et de l'art militaire. Sagesse et ses treize docteurs, dont le premier se nomme Astrologue, a charge de l'éducation scientifique et technique. Amour a, sous son contrôle, tout ce qui intéresse la conservation et la reproduction des habitants. Il appareille les couples des animaux et des hommes afin d'obtenir de beaux rejetons. Les Solariens qui sont très au courant de nos mœurs et coutumes «se moquent de nous qui prêtons tant d'attention à l'amélioration des races de nos chiens et de nos chevaux, tandis que nous ne songeons pas à perfectionner la race humaine». Rien n'est laissé au hasard : Amour fixe l'époque des semailles et des récoltes, veille à l'élève des bestiaux, règle la préparation culinaire, et la nature des aliments, la qualité des vêtements, l'éducation des enfants et les relations sexuelles. Tout est prévu.

Ces trois assesseurs de Hoh possèdent, non seulement les sciences et les arts du ressort de leurs

fonctions, mais encore une connaissance générale des principes communs à tous les arts et à toutes les sciences.

Hoh et ses trois assesseurs administrent les choses et gouvernent les hommes dont «les vices peuvent être prévenus par l'habileté des magistrats». Ils distribuent les récompenses et infligent les châtiments. Les guerriers courageux reçoivent des couronnes et sont dispensés du service militaire pendant plusieurs jours ; tandis que les fuyards sont condamnés à mort, comme chez les Germains de Tacite, à moins que toute l'armée ne réclame leur grâce ; celui qui n'a pas secouru un ami ou un allié est passé par les verges ; le soldat qui, en campagne, n'obéit pas aux ordres des chefs est livré aux bêtes.

Les délits de crimes civils ressortent de la justice corporative : les coupables sont jugés par les maîtres de leurs métiers respectifs qui peuvent ordonner l'exil, le fouet, le blâme, l'exclusion de la table commune et des cérémonies religieuses et la privation du commerce des femmes. Le talion est toute la justice Solarienne : on paie une mort par la mort, un exil par un exil, un œil par un œil, etc. Mais il n'existe pas de prison et tout se juge sans procédures ; les accusateurs et les témoins sont entendus, et, sur leurs dires, le magistrat prononce la sentence. Il n'était pas possible qu'il y eut place pour un bourreau dans une cité communiste d'hommes libres et égaux ; aussi la sentence est exécutée par le peuple qui lapide le condamné ; l'accusateur lance la première pierre. Cette justice qui rappelle la droite, mais souvent cruelle justice des barbares est tempérée par ce correctif : le condamné doit reconnaître avoir mérité le châtiment, autrement il n'est pas puni. On rachète ses fautes en les confessant, et, ainsi que dans un couvent, on se confesse hiérarchiquement et, quand toutes les confessions parviennent à Hoh, il les confesse à Dieu et lui demande pardon des fautes de toute la cité. Il lui offre une victime humaine ; mais la victime doit être volontaire. Tous les ans, Hoh demande au peuple assemblé qui veut servir de bouc émissaire et se sacrifier à Dieu pour le salut de ses concitoyens : la victime expiatoire, au lieu d'être mise à mort, est enfermée dans une tour, où elle reçoit juste la nourriture pour ne pas mourir de faim, et, après 20 ou 30 jours, les péchés étant rachetés, le sacrifié devient prêtre, et ne retourne jamais parmi ses semblables ; il est consacré à Dieu. On porte toujours l'empreinte de son milieu : l'esprit de Campanella, si nourri de l'histoire des mœurs païennes et barbares et si témérairement audacieux, restait cependant prisonnier des habitudes monacales. Elles le poursuivaient : dans ses *Conseils au roi d'Espagne*, il appelle continuellement son attention sur les communautés de moines ; il semble y voir une ébauche de cette organisation communiste qui doit assurer le bonheur à l'humanité.

---

#### 4

Les Solariens pensent que l'enfant appartient à la société. «Ils refusent à un homme le droit de posséder son enfant et de l'élever, ainsi que celui de se servir de sa femme, de son enfant et de sa maison, comme s'ils étaient sa chose. Ils affirment que les enfants doivent être élevés pour la conservation de l'espèce et non pour le plaisir d'un individu, ainsi que le soutient saint Thomas. C'est pourquoi ils font l'éducation des enfants en vue de l'intérêt de la communauté et non de celui de l'individu, si ce n'est en tant qu'il fait partie intégrante de la communauté.»

Ils reproduisent les mœurs des Spartiates. Ils commencent l'éducation des enfants pour ainsi dire avant leur naissance, avant même leur formation. Les femmes les plus belles sont choisies pour la reproduction ; et les couples reproducteurs sont formés d'après des règles philosophiques. Ils assurent que, chez eux, on n'a pas besoin de recourir aux subterfuges que Platon conseille aux magistrats de sa République de pratiquer pour la distribution des femmes, afin de ne pas exciter de jalousie, parce qu'ils n'éprouvent pas l'amour-passion, qui est remplacé par l'amitié. Charles Fourier pensait également que, dans son Phalanstère, l'amour devait s'apaiser ; du moins ce que les peuples christianisés appellent amour : car, aux débuts de l'humanité et jusqu'au Moyen-Âge, l'amour présentait des caractères

différents. Les Solariens prétendent que, ce qui empêche le développement de l'amour exclusif pour une femme, c'est la beauté de leurs femmes, qui, toutes, sont également belles. Les exercices corporels, auxquels on les habitue dès l'enfance, leur donnent une brillante carnation et des membres robustes, élégants et agiles, et, par beauté, ils entendent la force et l'harmonieuse proportion du corps. Ils aiment la femme naturelle et non l'artificielle ; celle qui se teindrait, se farderait ou se grandirait par de hauts talons serait punie de la peine capitale : mais ils n'ont jamais eu la douleur d'édicter une si impitoyable peine, car aucune de leurs femmes ne songe à recourir à de tels artifices pour s'embellir, et en eut-elle le désir, qu'elle n'aurait pas le moyen de le satisfaire. Campanella, qui a une âme compatissante pour les amoureux, ajoute que si, cependant, un individu est affligé d'un amour aveugle et exclusif pour une femme, on permet au couple de s'amuser, mais sous condition de ne pas procréer, afin de ne pas compromettre la race. Ces mœurs sexuelles, comme de juste, paraîtront le comble de l'immoralité aux Philistins des deux sexes qui ne connaissent l'amour que pour en avoir entendu parler dans les romans et les pièces de théâtre, qui se marient par intérêt et qui tempèrent les ennuis de l'amour conjugal par la prostitution : il semble que Campanella ait songé au scandale qu'il devait soulever, quand il écrivit son sonnet à Cupidon :

«Depuis trois mille ans, le monde adore un amour aveugle qui a des ailes et un carquois ; cet amour est devenu sourd et impitoyable ;

«... Il est avide d'argent, il s'enveloppe de vêtements sombres : ce n'est plus un enfant nu, franc et loyal, mais un rusé vieillard, qui a cessé de se servir de flèches, depuis qu'on a inventé les pistoles.»

La famille individuelle ne peut exister avec de telles mœurs, puisqu'elle est basée sur la propriété et l'esclavage, ainsi que son nom l'indique <sup>[18]</sup>. Tous les habitants de la cité se considèrent comme faisant partie d'une seule famille : ceux qui sont du même âge s'appellent frères et sœurs et nomment pères et mères, ceux qui sont âgés de plus de 23 ans qu'eux, et enfants, ceux qui sont plus jeunes de 22 ans. Cette division de la communauté en couches génératrices que mentionne également Platon, n'est pas inventée à plaisir, puisqu'elle a été retrouvée chez les peuplades polynésiennes et, probablement, le philosophe grec, ainsi que Campanella, devait tenir le fait des récits de voyageurs. D'ailleurs, ce qu'il y a de remarquable dans les utopies de Platon et de Campanella, c'est que la plupart des institutions sociales et des mœurs qu'ils mentionnent et qui sont aux antipodes de celles de leur époque ne sont pas de pures imaginations, mais sont des réminiscences du passé.

La femme Solarienne durant sa grossesse vit au milieu des statues des héros, pour s'inspirer de la perfection de leurs formes, ainsi que le faisaient les Athéniennes. On a une telle confiance dans cette influence artistique qu'on entoure de belles peintures de taureaux, de chevaux, de chiens et d'autres bêtes, les animaux reproducteurs. Les Solariennes, ainsi que les femmes sauvages, allaitent pendant deux ans leurs enfants et même plus longtemps si le médecin le juge nécessaire.

On commence à enseigner les lettres aux enfants à partir de trois ans, en les faisant jouer dans les galeries où les alphabets sont peints sur les murs et à apprendre les sciences naturelles et pratiques à partir de six ans : on s'applique à donner à l'instruction un caractère de récréation. Les Solariens, malgré le peu d'estime qu'ils ont pour Aristote, emploient, cependant, la méthode péripatéticienne, car, c'est en se promenant que les leçons sont données ; jamais pendant plus de quatre heures par jour et par quatre professeurs différents, afin de tenir éveillée l'attention des enfants.

Ils apprennent toutes les sciences car, *«celui qui ne sait qu'une science et n'a puisé ses connaissances que dans les livres est un ignorant et un maladroit.»*

Afin de combiner la pratique à la théorie, ils emmènent les enfants dans les champs pour leur enseigner la minéralogie, la botanique, l'agriculture et l'élevage des bestiaux et les habituer aux fatigues afin de les rendre robustes et adroits de leurs membres. Les enfants vont tête et pieds nus, se baignent dans les fleuves, les filles aussi bien que les garçons et s'adonnent à la chasse pour se préparer à la guerre. Ils ne

jouent ni aux dés, ni aux échecs, ni à aucun autre jeu assis ; tous leurs jeux sont des exercices corporels. «Ils font visiter aux jeunes gens les cuisines, les ateliers de cordonnerie, de métallurgie, d'ébénisterie, etc.», afin de leur donner une éducation technologique complète et leur fournir l'occasion de manifester en connaissance de cause leurs inclinations. Tout Solarien doit être capable d'exercer plusieurs métiers, qui ne sont pas héréditaires : Platon avait déjà protesté contre l'immobilisation d'une famille pendant des générations successives, dans un métier donné, ainsi que cela se pratiquait dans l'antiquité et au moyen-âge.

Un Solarien est d'autant plus estimé qu'il connaît plus de métiers divers ; aussi «se moquent-ils de nous qui considérons nos ouvriers comme ignobles et, comme nobles ceux qui ne savent rien faire et qui cependant vivent à l'aise, ayant des esclaves pour satisfaire leurs passions et s'occuper de leurs plaisirs ; c'est ainsi que, comme dans une école de vices, nous formons les paresseux et les méchants qui sèment la ruine dans la société.»

Les mêmes moyens de développement sont mis à la disposition de tous les enfants ; et les inégalités qui se produisent dans leurs capacités intellectuelles et leur habileté physique ne sont pas dues à des différences d'éducation, comme c'est le cas chez les Européens, mais à des différences naturelles. Les Solariens s'étudient à utiliser tout le monde suivant leurs capacités intellectuelles et physiques : les inintelligents sont particulièrement destinés aux travaux des champs, les mutilés et les difformes sont également employés, les boiteux comme surveillants, les aveugles comme trieurs de crin à rembourrer les fauteuils, etc. *«Il n'y a pas de défaut physique, si ce n'est l'extrême vieillesse, qui puisse empêcher de rendre des services à la communauté.»*

Tout travail utile est noble, «aucun Solarien ne peut s'imaginer qu'il soit déshonorant de servir à table, de préparer les aliments ou de labourer la terre. Ils nomment exercice tout travail et ils prétendent qu'il est aussi honorable de faire un travail utile que de marcher avec ses pieds, de voir avec ses yeux, de parler avec sa langue, en un mot de remplir n'importe quelle fonction naturelle... Aussi s'empressent-ils à accomplir la tâche qui leur est assignée et mettent-ils leur orgueil à bien la remplir.» La production est si bien réglée, qu'ils n'ont besoin d'exiger plus de quatre heures de travail par jour de toute personne valide : le reste du temps est consacré au repos, à l'instruction et à l'amusement. Les travaux les plus pénibles et les plus dangereux sont considérés les plus honorables.

Le travail agricole est une fête : aux jours fixés, ils quittent, tout armés, la ville en grande troupe, drapeaux déployés et musique en tête pour labourer, semer et récolter. Au Pérou, avant que les barbares chrétiens d'Europe ne vinrent détruire le merveilleux royaume communiste des Incas, un tiers des terres arables était réservé au Soleil, leur Dieu ; leurs récoltes, après avoir servi à l'entretien du culte, étaient distribuées aux familles ; ces terres étaient cultivées par toute la population, parée de ses vêtements de fête et chantant des hymnes en l'honneur des Incas. Campanella devait avoir lu des récits sur cet étrange pays, découvert au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle : peut-être lui ont-ils inspirés un certain nombre de détails et même le nom de sa cité. Différents faits semblent prouver qu'il était très au courant des habitudes et des mœurs des peuplades de ces pays nouveaux : – en voici un ; le sauvage débarrasse le champ qu'il va ensemer de toute ordure, qui, selon lui, corromprait la semence ; les Solariens pensent de même. *«Ils ne fument jamais leurs champs, car ils croient que le fruit est affecté par la pourriture du fumier et qu'il ne fournit qu'une nourriture pauvre et peu réconfortante ; comme les femmes qui ne sont embellies que par le fard et le manque d'exercice ne produisent que des enfants faibles.»*

Les Solariens ont des machines pour les aider dans leurs travaux agricoles, entre autres, un chariot à voiles progressant même contre le vent grâce à un jeu de roues. Ils possèdent aussi des navires qui marchent sans voiles et sans rames, mus par un mécanisme ingénieux.

---

## 5

Les Solariens vivent en commun ; ils couchent dans de vastes dortoirs et mangent dans des réfectoires ; les hommes d'un côté et les femmes de l'autre ; le service des tables est fait par des jeunes gens, âgés de moins de 20 ans. Les repas se prennent en silence, tantôt un jeune homme lit à haute voix, tantôt d'autres chantent et jouent des instruments de musique. Des médecins règlent la nature des aliments suivant les âges et les saisons : la nourriture est très variée. Ils avaient songé à être végétariens ; mais ils ont reconnu la nécessité d'ajouter la viande aux légumes. Le nombre des repas varie selon les âges ; les adultes en prennent deux, les vieillards trois et les enfants quatre ; ils commencent à dix ans à boire le vin dilué d'eau, les vieillards le consomment pur.

Ils sont d'une propreté méticuleuse ; ils ont, en effet, le temps de soigner leur corps ; ils se baignent souvent et renouvellent fréquemment leur linge, qui est lavé avec de l'eau «filtrée dans des tubes remplis de sable.» Ils font un grand usage de parfums ; ils se frottent d'huile et de plantes aromatiques, et mâchent tous les matins du fenouil, du thym et du persil pour embaumer leur haleine.

Les hommes et les femmes portent le même costume «propre à la guerre», avec cette seule différence que la tunique des hommes s'arrête au-dessus du genou et que celle des femmes descend un peu au-dessous. Les Solariens établissaient l'égalité des sexes, en détruisant l'inégalité qu'on avait pris des siècles à élever entre eux, par la différenciation des occupations, des fonctions sociales et domestiques, des vêtements, des habitudes, et des mœurs. Ils détestent «*ainsi que le fumier le noir, la couleur favorite des Japonais*» : tous les vêtements qu'ils portent dans l'intérieur de la cite sont blancs, et ceux qu'ils mettent pour l'extérieur sont rouges <sup>[19]</sup>. Les habillements sont de soie et de laine. Marco Polo dit que les Tartares de Chine mettaient le premier jour de leur an des vêtements blancs en signe de bonheur ; le cheval blanc était l'emblème allégorique de l'ordre des Dominicains auquel appartenait Campanella, qui a pris divers détails dans les récits de l'aventurier vénitien ; la construction de sa cité ressemble à celle du palais de l'empereur à Combaluc, le nom tartare de Pékin.

La vie abondante, hygiénique, entrecoupée de travaux et de plaisirs physiques et intellectuels, sans inquiétude du lendemain et sans préoccupation d'aucune sorte que mènent les Solariens, les rend robustes et sains. Le seul mal qui les frappe souvent est l'épilepsie ; il est vrai que c'est «*la maladie des hommes supérieurs, d'Hercule, de Scott, de Socrate, de Callimaque et de Mahomet*» : ils la guérissent par des prières et des exercices gymnastiques appropriés. Leur thérapeutique est aussi originale que simple : elle prescrit surtout les bains de lait et de vin, le séjour à la campagne, l'exercice modéré et gradué, la musique et la danse. Avant les Solariennes, les femmes de Lacédémone baignaient leurs nouveau-nés dans du vin pour les rendre robustes, et Démocrate, à ce que l'on rapporte, guérissait les coliques néphrétiques et la sciatique avec des airs de flûte.

---

## 6

Les Solariens ne préviennent la formation de familles individuelles, en mettant à la charge de la société l'éducation et l'entretien des enfants, que pour maintenir la communauté des biens, «car la propriété privée n'est acquise et garantie que parce que chacun de nous possède pour lui seul sa maison, sa femme et ses enfants.» Aussi toutes «les choses sont en commun chez eux et sont distribuées à tous par les magistrats. Les arts, les honneurs, les plaisirs, sont communs à tous et tout est si bien réglé que personne ne peut rien accaparer pour son usage individuel.» Bien qu'ils n'adorent pas le Dieu des Catholiques, ils lisent les écrits des Pères de l'Eglise, dont ils se plaisent à citer les opinions à l'appui de leurs mœurs communistes ; ils rappellent que Tertullien rapporte que les premiers chrétiens mettaient tout en commun et que saint Clément, «d'accord avec les enseignements des apôtres et de Platon, pensait que l'on devait avoir la communauté des femmes, ainsi que celle des biens.»

Les Solariens connaissent aussi les objections contre le communisme, que depuis l'antiquité gréco-latine se transmettent religieusement les défenseurs de la propriété privée : elles les font sourire de pitié. A Aristote disant à Platon que dans une société communiste personne ne voudra travailler et tout le monde voudra vivre sur le travail d'autrui, comme le font de nos jours les capitalistes et leurs sycophantes, ils répondent en montrant leur cité à laquelle tous les habitants sont plus dévoués que jamais les Romains ne l'ont été à leur patrie.

Saint Augustin prétend que l'amitié ne peut exister dans une société communiste, parce que les amis ne sauraient se procurer des avantages mutuels. Ce saint-là, qui croyait l'esclavage d'institution divine, comme Aristote la pensait d'ordre naturel, avait une si piètre idée de l'amitié, qu'il ne la faisait reposer que sur l'intérêt : cette opinion est d'un véritable chrétien. Polo Ondegardo, un des jurisconsultes envoyés au Pérou par sa majesté très catholique pour défendre les intérêts de la couronne d'Espagne contre les féroces civilisateurs qui ravageaient le royaume des Incas, après avoir constaté «qu'il n'y avait pas d'Indien pauvre et nécessiteux» attribue au Diable l'invention de cette prévoyante administration communiste pour endurcir le cœur des enfants en les privant du devoir de soutenir leurs parents âgés et misérables et pour éteindre la charité, en dispensant ceux qui possèdent de faire l'aumône aux pauvres. Les Solariens ont une plus haute estime de l'amitié que saint Augustin, aussi la font-ils reposer non sur l'intérêt mais sur les dangers partagés dans les guerres et les joies goûtées ensemble dans les arts, les recherches scientifiques et les jeux, ainsi que sur le pitié que les infirmités et les souffrances inspirent.

Bien loin de croire que l'intérêt doit être le lien qui réunisse les hommes, ils s'étudient à empêcher qu'une personne dépende d'une autre ou puisse en tirer un profit quelconque. Tous les Solariens reçoivent de la communauté tout ce dont ils ont besoin et les magistrats distributeurs prennent soin qu'aucun d'eux ne reçoive au-delà de ses besoins. Rien de ce qui est nécessaire n'est refusé à personne. *«Ils sont riches parce qu'il ne leur manque rien ; et ils sont pauvres parce qu'ils ne possèdent rien : par conséquent ils ne sont pas esclaves des circonstances, ce sont au contraire les circonstances qui les servent.»*

N'ayant pas de propriété privée, ils n'ont besoin ni de monnaie, ni de commerce ; cependant ils achètent des autres nations les objets qu'ils ne savent produire. *«Mais comme ils ne veulent pas être corrompus par les vicieuses coutumes des marchands, ils ne trafiquent avec eux qu'aux portes de leur cité.»*

Cependant ils tiennent en grand honneur l'hospitalité. *«Ils sont polis et bons envers les étrangers qui les visitent ; ils les entretiennent aux frais publics : après leur avoir lavé les pieds, ils leur montrent la cité, leur donnent une place d'honneur au conseil et à la table commune, et choisissent des personnes pour être spécialement au service des hôtes. Si l'étranger désire devenir citoyen de leur ville, ils l'adoptent après l'avoir soumis à une épreuve de deux mois, l'un passé dans une ferme et l'autre dans la cité.»*

La Cité du Soleil est ouverte à tous et Campanella convie tous les peuples de la terre à mettre en commun ce qui sert au développement matériel, intellectuel et moral des hommes pour *«recommencer l'âge d'or.»*

---

## Notes

1 Quand Adam bêchait et Eve filait – qui était gentilhomme ?

2 Cette opinion est émise dans *Zohar*, la deuxième partie de la Kabbale : il y est dit que Samael, le prince des mauvais esprits serait rétabli dans sa gloire et retrouverait son nom et sa nature d'ange. Alors de son nom mystique, la première syllabe Sam, qui signifie poison, disparaîtrait, et il ne resterait que *El*, qui veut dire héros, puissant et qui est la racine d'Elloah, le nom du Dieu de la Genèse.

3 Campanella fait allusion à son nom, qui en italien veut dire petite cloche et à l'étrange conformation de sa tête aux sept bosses. «Sa tête est divisée en sept régions inégales» dit son ami Naudé dans les six vers mis au bas de son portrait.

4 *Philosophia Sensibus demonstrata*. Neapoli, 1590.

5 Pour apprécier ce qu'un libre esprit comme Campanella a dû souffrir dans le couvent, il faut lire l'ironique sonnet de Bruno à la louange de l'Anerie :

«O sainte et béate Anerie, sainte Ignorance et sainte Sottise, bénigne Dévotion, qui seule rend les âmes plus satisfaites que ne sauraient le faire toutes les recherches de l'intelligence.

«Aucune veille assidue, aucun labeur pénible, aucune contemplation philosophique, ne peut arriver au ciel où tu fixes la demeure.

«Esprits investigateurs à quoi vous sert d'étudier la nature et de connaître si les astres sont formés de feu, de terre ou d'eau,

«La sainte et béate Anerie dédaigne tout cela, car les mains jointes et à genoux elle n'attend son bonheur que de Dieu.

«Rien ne l'afflige, rien ne la préoccupe, excepté le souci du repos éternel que Dieu daigne nous accorder après la Mort».

6 *Poesie filosofiche* di Tomasso Campanella publiées la première fois en Italie par Gaspare Orelli, Lugano, 1834.

7 *Carlini*, petite monnaie napolitaine.

Dans un sonnet adressé aux Suisses et aux Grisons qui s'enrôlaient comme mercenaires, au service des rois, Campanella revient sur la même pensée :

«Si la liberté vous approche du ciel plus que vos sommets élevés, ô rochers alpestres, pourquoi chaque tyran emploie-t-il les bras de vos fils pour maintenir les autres nations dans l'esclavage?

«Pour un morceau de pain, ô Suisses ! vous répandez à flots votre sang... c'est pourquoi l'on méprise votre valeur... Tout est pour les hommes libres. On refuse aux esclaves les vêtements et la nourriture des nobles, comme à vous la croix blanche. (Les Suisses ne pouvaient être chevaliers de Malte)

Ah ! redevenez libres, en vous unissant avec les héros, et reprenez aux rois ce qui vous appartient et que pourtant on vous vend si cher».

8 *Atheismus triumphatus* publié en 1631, (L'Athéisme vaincu) fut retourné contre Campanella, on prétendit que tout en faisant semblant de combattre les Athées, il avait voulu les favoriser en leur prêtant des arguments auxquels ils n'avaient jamais songé et en y répondant très faiblement ; un de ses adversaires dit qu'on aurait dû intituler son livre : *Atheismus triumphans*.

9 Campanella qui, dans tous ses écrits, garde le silence sur les événements qui ont amené sa captivité, parle, dans la *Cité du Soleil* des supplices qu'il supporta : «Un philosophe, dit-il fièrement, malgré les tortures que ses ennemis lui ont fait endurer pendant 40 heures, n'a pu être contraint à dévoiler une syllabe de ce qu'il avait résolu de taire».

Un contemporain, Rossi, qui écrivait sous le pseudonyme de J. N. Erythroëus, dans son *Pinacotheca imaginum illustrium* (1643-1648), raconte que Campanella fut soumis pendant 35 heures à une torture si cruelle «que toutes les veines et les artères qui sont autour de l'anus ayant été rompues, le sang qui coulait des blessures ne put être arrêté et que pourtant il soutint cette torture avec tant de fermeté que pas une fois il ne laissa échapper un mot indigne d'un philosophe».

10 La même accusation avait été portée contre Postel, un de ces extraordinaires fanatiques illuminés du XVI<sup>e</sup> siècle, avec qui Campanella a plusieurs traits de ressemblance au point de vue intellectuel.

11 Les récits de Marco Polo, le premier européen qui ait pénétré en Chine et au Japon, ne cadrant pas avec les affirmations d'Aristote, étaient considérées comme une œuvre d'imagination : Campanella les connaissait, à en juger par certains passages de la *Cité du Soleil*.

Les discussions philosophiques étaient arrivées à dépasser en puérité les tours de force oratoires des rhéteurs de la décadence gréco-latine, qui prenaient pour thème de leurs discours philosophiques, la mouche, la barbe, etc. Plus le sujet était insignifiant, plus on prouvait son talent en le traitant. Dans les écoles du Moyen-Âge, on discutait gravement si Adam avait un nombril ; si les saints ressuscitaient avec des boyaux, s'il y avait des excréments au Paradis, etc. Rabelais se moque plaisamment de ces disputes scolastiques, en faisant deux ivrognes se quereller pour savoir si c'était le besoin ou le désir de boire qui se manifestait le premier ; on avait disputé très sérieusement pour déterminer si c'était la poule ou l'œuf qui avait précédé. – Les esprits les plus élevés ne dédaignaient pas ces occupations intellectuelles. Albert le Grand et Saint-Thomas d'Aquin ont agité les questions suivantes : Pourquoi Jésus-Christ n'a pas été hermaphrodite ? Pourquoi il n'a pas pris le sexe féminin ? – Le sujet avait une importance religieuse, car la Bible rapporte que Jéhovah fit l'homme à son image, et le fit mâle et femelle, par conséquent le Dieu de la Genèse est hermaphrodite, et Jésus, pour conserver le caractère de la famille, devait l'être également.

12 *Eversio falsorum Aristotelis dogmatum*. Paris, 1542.

13 Campanella lui consacre un sonnet qui débute ainsi : «Telesio, les traits de ton carquois ont détruit la troupe des sophistes, tu as mis en déroute le tyran des esprits (Aristote), tu as affranchi la vérité».

14 *De Nature rerum juxta propria pncipia* , 1565.

15 *De Sensu rerum et magia*, Iib. IV, Pars mirabilis occultae philosophiae ubi demonstratur mundum esse Dei vivam statuam. Paris, 1637. L'ouvrage est dédié à Richelieu.

16 Vico se moque agréablement du «dogmatisme du grand méditateur» qui exige que «l'initié aux mystères de sa philosophie se purifie non seulement des croyances apprises, ou comme on dit des préjugés que depuis l'enfance il a conçus par les sens, mais encore de toutes les vérités que les autres sciences lui ont enseignées», pour pouvoir débiter comme l'Etre de la Kabbale, par le fameux : *Je suis*. «Descartes, continue Vico, nous fait voir la vérité première dans le *Je pense*, donc *je suis*. Mais le Sosie de Plaute est amené par Mercure qui avait pris sa forme à douter de sa propre existence et ses méditations le conduisent également à acquiescer à cette vérité première : Certes quand je l'envisage pense-t-il, et que je reconnais ma figure, c'est comme si je me regardais dans un miroir, il est bien semblable à moi ; même chapeau, même habit, tout pareil à moi, même jambe, taille, cheveux, nez, dents, lèvres, mâchoires, menton, barbe, cou ; tout en un mot ; si le dos est couvert de cicatrices, c'est le plus ressemblant des ressemblances ; mais pourtant quand je pense, je suis bien certainement comme j'ai toujours été».

17 Saint Thomas d'Aquin, qui, ainsi que Campanella, était dominicain et qui fut un peu moins grossier et moins imbécile que les Pères de l'Eglise, dit cependant : «La femme est une mauvaise herbe qui croît vite : c'est un homme imparfait, *homo imperfectus*, dont le corps n'arrive plus vite à son complet développement que parce qu'il est de moindre valeur et que la nature se préoccupe moins de lui ...Les femmes sont nées pour être tenues éternellement sous le joug, par leur seigneur et maître, que la nature a marqué pour la domination par la supériorité qu'elle a dévolue en tous genres à l'homme.»

Campanella semble avoir été influencé par l'opinion de saint Thomas, quand dans sa *Canzone* sur la beauté, il dit : «La proportion et la symétrie des membres, la force, l'agilité, la carnation brillante, la grâce des mouvements et des gestes, telles sont les conditions de la beauté parfaite du corps. Dieu a donné un plus grand nombre de ces qualités à l'homme qu'à la Femme ; c'est pour cela qu'il est plus beau et plus divin et qu'il est plus aimé qu'il n'aime.» Campanella a dû avoir peu d'occasion de contempler à loisir les Solariennes, car il aurait vu que des femmes élevées librement et rompues aux mêmes exercices que les hommes possédaient autant de dons naturels qu'eux. Les statuaires grecs, qui s'y connaissaient, donnent des formes féminines à Apollon, le Dieu de la Beauté.

18 Le mot latin *familia* provient du mot *famulus*, esclave, qui, lui-même, dérive de deux mots osques,

*famel*, esclave, et *faama*, maison ; le mari achetait sa femme, comme une esclave, et la renvoyait si elle ne remplissait pas sa fonction d'animal reproducteur.

19 La couleur des vêtements avait une importance pour Campanella ; elle était un symbole Il dit dans une pièce de vers : «Un vêtement de deuil convient à notre siècle... Ce siècle a honte des couleurs riantes, car il pleure sur sa fin, sur la tyrannie qui a rempli son cours ; sur les fers, les lacets, les plombs, les embûches des héros sanguinaires et sur les âmes affligées des Justes.

«... Cette couleur est encore l'emblème d'une folie extrême qui nous rend aveugles, ténébreux et méchants

"... J'entrevois un temps où l'on reviendra aux blanches tuniques, lorsque la volonté suprême nous aura tiré de cette fange.»